

OBSERVATORUL

Revistă de orientare culturală

BCU Cluj / Central University Library Cluj

IX—7-8-9-10

SEPTEMBRIE - DECEMBRIE 1936

BUCUREȘTI

— 1936 —

OBSERVATORUL

Revistă de orientare culturală

Cuprinsul :

La Musique française

Madame N. Thierry

La poésie populaire du Bihor

L. B.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Les poètes roumains de langue français

L. Barral

Morala și Dreptul

M. Nicolau

**Ce fel sfântul Francisc învață pe fratele Leu
cum că bucuria desăvârșită stă în adevărată
și desăvârșită răbdare**

Trad. de M. Berza

Eminescu și Franța

L. B.

**Concordatul Romaniei ca Sf. Scaun și păsire
unor barbați de Stat romani asupra lui.**

La Musique française

Madame N. Thierry

Mesdames, Messieurs, ¹⁾

Quand M. COCEA, l'éminent directeur de Pro-Arte, m'a proposé de faire devant vous une conférence sur la musique française, je n'ai ni réfléchi ni hésité ; j'ai accepté avec joie l'occasion qui m'était offerte de prendre ainsi contact avec la société roumaine. Et puis, dans cette acceptation spontanée, il y avait aussi un autre sentiment : celui de propager une fois de plus l'art français à l'Etranger.

A Athènes, d'où je viens, j'ai été heureuse de pouvoir organiser une belle manifestation musicale à la mémoire de notre grand compositeur classique : Saint-Saëns ; d'admirables artistes dont Melle Lefébure, Professeur à l'Ecole Normale de musique de Paris, ont bien voulu apporter la contribution de leur si beau talent à cette fête vraiment française.

Ici d'autres artistes, roumains cette fois, dont Melle Madeleine Cocoresco, M. Stroesco et le quatuor Theodoresco vont interpréter un programme de musique française et nous charmeront j'en suis convaincue, par la compréhension très subtile de notre musique. Mais, pour ma part, comment traiter en vingt minutes le sujet si vaste, si complexe qui m'a été soumis : origines, évolution, et caractère de la musique française. Il y faudrait plusieurs conférences, et il est des musicographes qui y ont consacré plusieurs volumes. Je me bornerai donc rigoureusement à marquer simplement, les traits caractéristiques et distinctifs de l'art français, de grouper ces observations, autour de quelques

1) Conférence à Pro-Arte.

noms propres, enfin, de passer sur trois siècles de civilisation avec la rapidité de l'avion.

Mais la vitesse est à la mode et il convient de s'y conformer. Mon auditoire latin, *très latin*, est d'ailleurs si averti, si instruit de mon sujet qu'il complétera, corrigera, même, s'il le faut, mes rapides observations. J'ajouterai que la musique et la littérature française ont cimenté par l'unification de leur compréhension nos deux pays, l'un et l'autre si sensibles à la beauté. Où, quand, commence la musique française ? A l'origine, si nous mettons à part la musique religieuse, elle n'est qu'un divertissement, un ornement des fêtes de cour, un accompagnement de la danse, une parade, un badinage. Elle devient un art distinct et un langage au XVII^{ème} siècle. A cette époque, les vieilles échelles diatoniques sont réduites à deux modes : le majeur et le mineur ; le contrepoint scholastique est condamné.

Le solo accompagné se fait place, le chant commence à exprimer des sentiments, sinon des passions, enfin l'opéra français est créé. Il est construit sur une série de récitatifs, suivis d'un arioso, il nous vient d'Italie et son père est Monteverde. C'est Lulli qui l'a introduit en France. Lulli était musicien, balladin, j'allais dire pitre de génie. Jean-Jacques Rousseau, en parlant de lui, a qualifié sa musique de charivari, de spectacle interminable et solennel. Cependant les opéras de Lulli (*Acis et Galathée, Isis, Phatéan, etc...*) n'ont rien de dramatique, pas plus que les ballets qu'il a ajouté aux comédies de Molière. C'est encore de la musique de divertissement, mais avec une ampleur plus large et parfois un accent plus relevé. Il y a même souvent une recherche de l'expression naturelle. La création de l'„ouverture“ fut un succès qui a longtemps duré et qui n'est pas fini.

Lulli, nommé avec privilège, directeur de l'Académie Royale de musique (1669) imposa son autorité à tous les musiciens, au public, et même à la Cour.

A la même époque régnaient, si l'on peut dire, pour la musique de chambre et la musique religieuse, les Couperin. Ils furent huit, tous célèbres, titulaires successifs des orgues de Saint-Gervais de Paris. L'un d'eux dépasse par son génie ses oncles, frères et cousins : François Couperin né en 1668 mort en 1733 ;

Il fut organiste de la chapelle royale et claveciniste de la Chambre du Roi. François a composé, à côté de pièces, de divertissements et de galanteries, dont les titres sont significatifs (Les Langoureuses Tendresses, l'Insinuante, la Séduisante, le Petit Deuil ou les Trois Veuves) des pages d'une inspiration plus sérieuse. Quelques unes sont des portraits qu'on a trouvés quelquefois ressemblants. La musique commence à devenir le langage des sentiments, mais encore sans profondeur. Couperin a écrit des séries de gavottes, de courantes qu'on ne dansait pas et qu'on jouait en trios ou en quatuors. Il s'agissait d'abord de plaire, et Couperin n'a pas manqué de le rappeler à ses interprètes en leur recommandant de tenir la tête tournée vers le public, et de lui sourire.

Le XVIII^{ème} siècle est dominé par la haute personnalité de Rameau né à Dijon en 1683 (1683-1764 Paris) „le plus grand génie musical de la France“, a affirmé Saint-Saëns, appréciation qui se justifie moins peut-être par l'esthétique de ses opéras qui ne diffèrent pas beaucoup de celle de Lulli, que par le fameux traité d'harmonie où les règles de composition musicale, les accords de leur enchaînement, et leur renversement, sont établis avec une telle solidité que depuis deux siècles elles n'ont subi que des modifications ou des compléments qui n'en altèrent pas la base.

Rameau commença par écrire de nombreuses pièces de clavecin et d'orgue, puis, à quarante ans, il se mit à composer des opéras, Hippolyte et Aricie, les Indes Galantes et ce Castor et Pollux qui a été repris il y a quelques années avec un grand succès. Spectacle d'une tenue solennelle et magnifique, orchestration dépourvue de cuivres, mais où les violons et les instruments à vent sonnent merveilleusement. Pas de bruit, mais de la musique.

Rameau continue et perfectionne Lulli, et après une lutte violente qui passionne la Cour et la ville, il finit par boufer dehors les bouffons italiens, dont la musique banale et les personnages comiques avaient triomphé pendant de longues années.

Gluck (1714-1787) prolonge l'oeuvre de Rameau. Il rapproche encore l'opéra de la nature et crée le drame musical qu'il a

ainsi caractérisé : „J'ai voulu, dit-il, réduire la musique à sa véritable fonction, qui est de seconder la poésie dans l'expression des sentiments et des situations de la fable, sans interrompre l'action ou la refroidir par des ornements inutiles et superflus. J'ai cru que mes plus grands efforts devaient se réduire à rechercher une grande simplicité“, dit-il dans une Epître au duc de Toscane qui sert de Préface à *Alceste*.

En effet, les chefs d'oeuvre de Gluck, *Orphée*, *Iphigénie*, *Alceste*, *Pâris* et *Hélène*, réalisent magnifiquement cette conception. Cependant Gluck s'est montré injuste envers lui-même, comme si le musicien ne devait pas penser une seconde fois avec des sons, ce que le poète a pensé avec des mots, et comme s'il n'était pas, lui aussi original et créateur.

Gluck fonda ainsi le drame lyrique français.

Et quoi, me direz-vous, vous considérez Gluck comme musicien français? Mais il était autrichien! Oui, mais cet autrichien aimait passionnément la France qu'il habita très longtemps, y fut lié avec les plus éminentes personnalités de son temps. Quand il était obligé de quitter la France, il n'avait de cesse qu'il y fut revenu. Il était pénétré de sa civilisation, de l'atmosphère de son pays d'élection, d'adoption. Il a écrit pour la France; je le revendique donc comme authentique musicien français. N'est-il pas d'autres exemples encore? C'est pour les mêmes raisons avec argument final de naturalisation en plus, que je joins César Franck à notre palmarès national.

Mais revenons en arrière pour reprendre notre sujet quitté un instant. La musique française va maintenant manifester plus nettement ses caractères distinctifs que l'avenir ne fera qu'affirmer et fortifier: simplicité, sentiment de la nature, mesure, clarté, élégance, sens des proportions. En réalité le XVIIIème siècle français n'a pas produit de grands symphonistes. Il a encore une préférence pour la fête de Cour, le divertissement champêtre, la bergerie. Même dans les grands genres il reste galant, et comme l'on disait alors, sensible. C'est l'époque des mouches, des fossattes, de la robe à paniers, et en musique des fioritures, des appoggiatures et autres ornements répandus à pleines mains. L'éminent musicographe *Combarieu* nous dit dans son *Histoire de la Musique*: „La musique à cette époque ne sait ni rêver

ni étonner, et dans sa sonate pour clavecin, elle reste un art de sourire, auquel Mozart donnera une séduction suprême, en l'éclairant d'un peu de pensée, et j'ajouterai, de beaucoup de tendresse".

Au XIX^{ème} siècle, la musique française est sortie de l'enfance. Elle a acquis son complet développement, suite et conséquence des transformations parallèles de sa vie publique, des secousses et des bouleversements de la Révolution et de l'Empire.

La musique tire en effet sa substance de la Société où elle prend racine. Elle a été partout et toujours étroitement unie à la vie sociale, et c'est pourquoi elle est le grand art populaire compris, senti par la collectivité.

Au sommet de la musique française du XIX^{ème} siècle, se dresse la haute stature de Berlioz (1803-1869). Il domine, vingt ans avant Wagner, les temps nouveaux. Berlioz, en effet, est le type du novateur, du créateur. Sa symphonie fantastique emploie, pour l'expression musicale, des éléments entièrement nouveaux, et qui seront bientôt, après largement utilisés : c'est le leit motiv destiné à représenter un personnage et à le suivre dans tous les développements de l'action, c'est la part considérable accordée aux instruments de cuivre (quatre orchestres de cuivres sonnent simultanément ou se répandent dans son Requiem et font vraiment passer le frisson des trompettes du jugement dernier). C'est l'unité de création, du drame musical et du poème, puisque Berlioz a écrit son Livret des Troyens.

Entre 1839 et 1863, nous notons parmi ses oeuvres: Harold en Italie, le Requiem, Romeo et Juliette, la Damnation de Faust, l'Enfance du Christ, les Troyens, après un refus du directeur de l'Opéra, sont représentés au Théâtre Lyrique. Retenons que l'admirable Symphonie fantastique date de 1830. Wagner l'entendait à Paris en 1841. Wagner n'a produit sa première oeuvre vraiment originale qu'en 1865, les autres oeuvres sont écrites après cette date. Loin de moi la pensée de faire, en signalant ces questions de priorité, des rapprochements critiques entre les deux génies qui honorent la musique, Ils ont apporté l'un et l'autre une impulsion nouvelle, ils ont étendu, élargi son horizon, ils ont voulu créer un art national et accroître la gloire de leur patrie.



Vous voyez que nous parvenons à très grandes enjambées à la période contemporaine, dont les représentants vous sont particulièrement familiers. Vous avez rendu, mes chers auditeurs, des hommages mérités à la musique française par des concerts dont les programmes portent les noms : Saint-Saëns, Fauré, Debussy, Franck, Ravel .. noms glorieux et justement réputés. Mais, pour dénombrer plus complètement notre époque contemporaine, il convient d'ajouter aussi les noms de Gounod, Bizet, Lalo, Chausson, Chabrier, d'Indy, Pierné, Paul Dukas, Florent Schmidt, Roussel qui sont les principaux auteurs de cette belle phalange où se mêlent les morts et les vivants.

Mais au-dessus de ce groupe glorieux, il faut mettre dans une place à part, qui sera comme une niche de saint, César Franck, dont le génie a profondément imprégné un groupe important de ses contemporains. Franck encore à peu près ignoré, en tout cas méconnu en Allemagne, est un des renovateurs de la musique française au XIX^{ème} siècle. Je dis bien, française, bien que Franck soit né à Liège, mais il fut élève de notre conservatoire où il devint bientôt professeur, et pendant trente ans il a tenu les orgues de notre Basilique de Sainte-Clotilde, où son génie d'improvisateur a fait l'admiration et l'édification de ses disciples. Il joignait au plus sublime génie, une bonhomie, une candeur que ni les mécomptes, ni les quolibets, ni même les sifflets ne pouvaient atteindre. Il planait ingénument au-dessus des misères et des jalousies de son temps.

L'oeuvre religieuse de Franck est la plus importante, on peut même dire que ses oeuvres profanes sont pénétrées du sentiment religieux. La sonate, les trios, la quintette dédié à Saint-Saëns et que celui-ci n'a pas apprécié à sa juste valeur (ce n'est d'ailleurs pas la seule erreur et la seule injustice du maître). Ses mélodies sont des oeuvres exquisées empreintes d'un sentiment contenu, d'une émotion discrète à la fois et profonde, d'un accent si caractéristique que dès les premières mesures, il semble reconnaître un ami, un confident, c'est du Franck !

Parmi les disciples élevés à son école, on peut citer les plus célèbres : d'Indy, Chausson, Bordes, Lekeu, Dupark, Guy Ropartz, de Bréville, Tournemire, enfin ce prestigieux Reynaldo Hahn dont le talent si souple, si personnel est un véritable

enchantement. Qui n'a pas entendu Reynaldo Hahn interpréter ses exquises mélodies ne peut se faire aucune idée de la délicatesse, que l'on éprouve. Elle évoquent des paysages harmonieux, des sentiments subtils et parfois aussi très profonds.

De ce groupe, détachons Duparc, atteint jeune encore d'un mal sans remède, dont les treize mélodies font de lui un nom immortel, et que nous pouvons apparenter aux lieds de Schubert et de Schuman.

Fauré, que j'ai très bien connu lorsque j'étais enfant, a raconté qu'il avait éprouvé la plus grande fierté de sa vie le jour où ayant joué à Duparc son adorable mélodie, „Le Secret“, Duparc lui en avait témoigné son admiration sans réserve.

Fauré, esprit original, âme délicate et sensible, a un répertoire plus riche, plus varié. Non pas que son inspiration soit bouillonnante, mais il est le maître du goût, des sentiments tendres, et de l'émotion subtile. Son inspiration est d'une pureté inaltérable, le charme de ses harmonies, de sa ligne mélodieuse ne sont jamais en défaut. Lui aussi a composé un Requiem mais qui est tout de douceur, de paix, de sérénité la plus immatérielle; on peut vraiment dire la plus céleste; c'est un raffiné, un aristocrate de la musique.

Fauré définit lui-même sa conception de la musique. A un journaliste qui lui demandait au cours de l'épouvantable cataclysme qui a ravagé l'Europe, de préciser son opinion sur l'évolution de la musique française, il a répondu: „La plus importante manifestation intellectuelle qui a suivi la guerre de 1879 est le naturalisme. Après il s'est produit une réaction littéraire et artistique, à quoi n'a pas échappé la musique et qui semble avoir eu sa source dans le Parsifal de Wagner. Plus tard, à la faveur d'une voluptueuse paix, qu'on croyait ne devoir jamais être troublée, nombre d'artistes saisis de la fièvre du nouveau, du nouveau à tout prix, créaient en peinture le cubiste, puis le fauvisme. L'effroyable tempête que nous traversons nous rendra-t-elle à nous-mêmes en nous rendant notre sens commun, c'est-à-dire le goût de la clarté dans la pensée, de la sobriété et de la pureté dans la forme, la sincérité, le dédain du gros effet, en un mot toutes les vertus qui peuvent contribuer à ce que notre art tout entier retrouve son admirable per-

sonnalité et reste à jamais ce qu'il doit être : essentiellement français. Je fais plus que de le croire, j'en ai l'absolue certitude. Ne vous semble-t-il pas qu'en énumérant les qualités essentielles de la musique française, Fauré a défini l'oeuvre d'un de ses cadets qui, lui aussi, est représentatif de notre art national : Claude Debussy. Il y a chez l'auteur du "Prélude à l'après midi d'un Faune" et de „Pelléas et Mélisande“, un retour à la tradition. Nous pouvons en déduire que cette opposition de l'école allemande et de l'école française éclate quand on compare Pelléas avec Tristan. Le sujet est le même: la fatalité de l'amour, mais combien différent le lyrisme, la sonorité éclatante, passionnée du compositeur allemand d'avec la pureté de dessin, la discrétion des moyens d'expression, des demi teintes cependant si ardentes de l'oeuvre de Debussy ? Mais ni Fauré ni Debussy ne ferment la liste des musiciens français. Il y a Ravel dont je regrette de ne pouvoir parler davantage aujourd'hui; il y a Jacques Ibert, évocateur spirituel, toute une école de compositeurs très savants dans leur métier et qui arrivent à un maximum d'adresse pour retourner à la simplicité. Darius Milhaud, Honnégger Poulenc et sans oublier Georges Auvric sont les jeunes connus de cette phalange nouvelle, ils ont cultivé les dissonances et le barbarisme pour protester contre le bourgeoisisme de l'art traditionnel. Mais les anarchistes d'hier s'assagissent et laissent maintenant libre cours sans pose à leur véritable valeur. Il est un autre nom glorieux, et qui a sa place doublement marquée dans la causerie d'une française devant un public roumain, c'est celui de Georges Enesco. Il est resté roumain par toutes les fibres de sa nature, par son tempérament, son attachement à sa patrie ; roumain par l'écho qui sonne dans toutes ses oeuvres symphoniques, des mélodies, des rythmes et des accents de son pays. Roumain fidèle par le besoin invincible qu'il a chaque année, après la fatigue de sa vie de compositeur et de virtuose, d'aller demander un renouveau de force et d'inspiration à sa terre natale. La plupart de ses oeuvres, sinon toutes, ont été jouées d'abord à Paris et ont trouvé des interprètes d'élite et des admirateurs sans nombre. Sa dernière oeuvre, si originale, d'une beauté incomparable, c'est OEdipe qui, après Wagner, après Debussy, marque un nouveau stade dans l'évolution du

drame lyrique, OEdipe a été joué à l'Opera de Paris écrit pour lui.

Mes chers auditeurs et auditrices, laissez-moi dire que si Georges Enesco est vôtre, il est aussi un peu à nous. Si vous préférez, plaçons-le au-dessus de nous, entre nous, comme garant d'union et d'amitié.

Nous pouvons dire que l'art musical évolue chaque jour, le mouvement c'est la vie, et la vie actuelle est intense.

La recherche du mieux, du nouveau est générale, elle n'a peut être jamais été plus active qu'aujourd'hui. Cette activité française est toujours marquée par les caractères indélébiles de notre pays : le goût, la mesure, l'harmonie, les sentiments les plus profonds par les moyens les plus simples.

Il semble que l'âme française ait la pudeur de se laisser pénétrer dans son essence la plus profonde de sagesse, d'équilibre, de force aussi. C'est pourquoi on peut la croire légère, superficielle, mais lorsque vous entendrez tout à l'heure l'andante du quatuor de Debussy, vous comprendrez le véritable souffle de l'âme française, dont la musique seule peut donner la subtile et absolue compréhension.

La poésie populaire du Bihor

L. B.

Aux amateurs de belle nature, mon ami, Mr. Robert Fischeux, géographe français, a révélé un centre de tourisme que bien des Roumains eux-mêmes ignorent; Mr Fischeux est l'homme au monde qui connaît le mieux les Monts Apusènes: il en a fait son fief: il en a pris possession, sac au dos, infatigable, sommet par sommet, jusqu'aux plus inabordables; il en a remonté les vallées les plus mystérieuses. Du Bihor, il nous a donné la description physique; il me reste à essayer d'en tracer rapidement la morphologie spirituelle.

Je me limiterai, aux indices que m'en fournit la poésie populaire. Elle est ici, la vibration la plus spontanée de l'âme, aussi inconsciente, aussi peu apprêtée que l'arabesque que le potier de la vallée enroule autour d'un vase, que le dessin d'une broderie paysanne ou la sculpture naïve d'un portail de ferme; aussi limpide en un mot que l'une des innombrables sources, filles de la montagne.

Dans le Bihor, plus qu'ailleurs peut-être, ce qui frappe surtout c'est la spontanéité de la chanson. Il suffira que vous apparaissiez dans le cercle d'une réjouissance populaire, pour que, sans tarder, vous deveniez le sujet d'un de ces poèmes primitifs que l'un des danseurs improvise, à la grande joie de tous.

*Que veut-il cet étranger ?
Avec son sac et son bâton ?*

Suit une transcription minutieuse de votre accoutrement. Ce que le poète ne reconnaît pas, il le décrit avec beaucoup de

pittoresque, et, vous en doutez, d'ironie. Puis viennent les éternelles questions humaines.

*Vient-il nous prendre le coeur de nos fiancées ?
Vient-il nous ravir nos filles
Que ne reste-t-il chez lui ?*

Et dans la crainte de l'ennemi qui a surgi em marge de leurs jeux et de leur paix champêtre, le chanteur le ridiculise.

Chaque trait est souligné malicieusement par l'orchestre : violon primitif, flûte ou cornemuse du berger. Le violonneux lui-même prendra part à la joie commune, car il fait partie lui aussi de la communauté roumaine. Dans le Bihor c'est rarement le tzigane traditionnel qui rythme les jeux ; le roumain s'est approprié l'art de ces fils de la musique et de la danse. Son instrument peut d'ailleurs n'être qu'une mince feuille de coudrier d'où il tirera par je ne sais quel prodige des sons prenants comme d'une viole.

La chanson affleure donc aux lèvres, sans qu'aucun travail de réflexion intervienne pour régler la matière poétique et agencer les rimes. Il y a bien ici et là, des fabriquants de métier, paysans plus alertes, maîtres d'écoles, chantres d'église, dont les productions passent de village en village pour les réunions officielles des noces ou des funérailles, mais normalement les strophes accouplées fusent sur les thèmes fondamentaux, du sein de la danse, parmi les soubressauts des charettes ou le dandinement gracieux des femmes de retour des sarclages.

Le paysan du Bihor ne connaît pas la doïna, en ce qu'elle a de fixé. Si les anciens du village peuvent mettre quelquefois à la disposition du folkloriste des poèmes tout faits, ceux-ci presque toujours sont des apports étrangers. Il en ignore pareillement la mélancolie fondamentale, non qu'il ne soit lui aussi une victime du dor, puisqu'il est sujet à la douleur et à l'amour, mais chez lui le dor ne dépose point cette nuance de tristesse vague qui embrûme l'âme des autres provinces. Dans ses montagnes et ses forêts, il s'est toujours senti plus libre et plus facilement libéré même de ses tourments intérieurs. Son âme plus proche d'une nature libérale qui nourrit son corps et fait vivre son bétail, y ressent moins

qu'ailleurs le servage de la terre ou de la civilisation. Sur les sommets, il le dépasse. Ce n'est pas lui, malgré sa pauvreté qui échangerait son sort contre celui des habitants de la plaine, porteuse de moissons et de vignobles. S'il veut étancher sa soif, il a l'eau merveilleuse des sources; quant à la farine pour son pain de chaque jour il en trouvera toujours assez chez le juif du village. Il n'en désire pas tant d'ailleurs qu'il faille s'asservir aux lourds travaux de la plaine.

*O bois riche et bien donnant
qui livres à tous tes trésors*

*Aux chevaux l'herbe et le seigle
aux biches l'eau des sources limpides
aux enfants les fraises écarlates
et plaisantes.*

En contact permanent avec cette nature, la poésie sourd comme la fontaine de sous le rocher. Voici quelques notations rapides :

*un étang se glace au milieu de l'été
les yeux noirs sous un front blanc
donne-moi, donne-moi
un pont de cuivre sur le péage]
un pont d'argent sur la terre*

*Allons, les petites vieilles
la gorge brillante de pierreries
les yeux pleins de mélancolie.*

Ses désirs limités par ses hautes collines, ne tendent pas vers les lointains. Si les charrois ont conduit ce convoyeur éternel vers les plaines d'Arad, au débouché de la Pusta Hongroise, le paysan du Bihor ne sait rien ou si peu de tout ce qui est au-delà de ses frontières naturelles. J'ai entendu mentionner un jour le Danube. Soyez certains, qu'un jour un de ces éternels émigrants que sont les Moji en a atteint les rives immenses, avec sa

monture robuste chargée de cuves et de cerceaux, produits de sa montagne, et qu'en revenant au pays après sa randonnée il en a rapporté l'émerveillement sans la nostalgie. Quelques vers font aussi allusion à l'exil forcé de la caserne, chez l'Allemand.

Mais la production naturelle du Bihor, c'est le Codru, le mont et la forêt tout ensemble, où tous, se sont isolés, les mois d'été, avec les troupeaux ; c'est la promise, la femme, si nuancée quand elle est jeune fille, si semblable à toutes quand elle a du mener de front ses maternités nombreuses, les soins du ménage et les travaux des champs.

C'est encore l'épopée latente, les vieux souvenirs, mêlés de symboles que le chanteur ne fait plus lui-même que sentir, comme ces frémissements primitifs de l'âme des ancêtres lentement filtrés dans notre sang. C'est encore les thèmes religieux, aussi imprécis, même s'il s'y mêle des réminiscences de noms, de faits d'un coloris purement chrétien : le fonds païen est encore si à fleur de peau, chez ces descendants directs et les plus authentiques des vieux daces.

Mais l'apport latin y est tout aussi marqué, moins recouvert que dans les autres provinces, qui ont subi des invasions diverses, chacune y laissant son empreinte successive. Dans la poésie bihorienne, moins de romantisme qu'ailleurs, dirai-je, si par ce mot je puis vous faire comprendre qu'il y entre moins de l'infini de la steppe, de la rêverie orientale, de l'amour ou de la haine, à dose primitive, comme dans les Balkans.

Ajoutez-y le besoin bien authentiquement latin d'ironiser les autres, et soi-même ; de tourner en dérision son propre sentiment, pour en déguiser la ferveur ; une pudeur discrète sur tout ce qui risquerait de livrer au profane sa sensibilité frémissante. Un rationalisme inconscient.

Relevons encore cette note fréquente de trivialité et d'indécence, qui caractérise les productions populaires du latin, et que l'on rencontre aussi dans la poésie bihorienne. A telle enseigne que j'en viens à me demander si je suis bien en Roumanie, dans une province de la plus pure roumanité. Ne suis-je pas plutôt, à vous parler de n'importe quelle province française, la Bourgogne, l'Auvergne, le Dauphiné, n'importe où la légion romaine a laissé un relent de désinvolte, de facétieux,

d'impudent et de profondément humain ? Au demeurant c'est ce qui fait que nous français nous entrons comme de plein pied dans l'âme du Bihor, et que le paysan de ces régions ressemble plus qu'aucun autre par l'âme à notre paysan.

Ce qui les distinguera, ce sera la mélodie même sur laquelle l'un et l'autre enroureront leurs thèmes si franchement pareils. Pour le bihorien la mélodie fait bien partie aussi, j'imagine, de son âme, à moins qu'elle ne soit, dans le cas, un emprunt étranger. Ici je décline, pour l'instant, toute compétence. Mais ce qui ne peut manquer de frapper le plus profane, c'est que nettement la mélodie populaire française des régions latines, a un autre accent. Non qu'elle soit beaucoup plus variée, mais j'ai l'impression quelle est plus vive, plus ensoleillée, moins trainante, moins émotive surtout. Décidément nous sommes plus rationalistes qu'eux.

Le dialecte musical du Bihor a été enregistré en 1913 par M. Béla Bartok professeur à l'Académie royale de musique de Budapest. A ma connaissance, personne jusqu'à ce jour ne l'a étudiée en lui-même, pour en faire ressortir l'élément original et les emprunts éventuels. Cette étude de pure technique, si elle est faite un jour, devra nous retenir. Nous y trouverons certainement de quoi nuancer encore cette rapide esquisse de l'âme populaire d'une région particulièrement intéressante de la Roumaie du Nord.

Beiuș en est le centre, la capitale. Qu'il me soit permis, en terminant, d'y saluer les amis très chers que j'y compte, et dont le sympathique accueil m'a permis, de m'approcher de leur âme pour la livrer au public.

Les poètes roumains de langue française

L. B.

Il peut paraître étonnant, à première vue, que l'on puisse, dans des terres si éloignées de la France concevoir le projet d'une anthologie des poètes roumains de langue française. Les histoires littéraires les plus critiques, sont déjà obligées de tenir compte de feu Madame de Noailles, née Brâncovean, de la Princesse Marthe Bibesco, de Mademoiselle Vacaresco. Mais ces roumaines authentiques sont tellement incorporées à notre littérature, elles sont si parisiennes déjà qu'il nous faut faire un effort pour nous rappeler leur origine étrangère. Il y a, en effet, une naturalisation de l'esprit autrement profonde que celle du sang à laquelle n'échappe d'ailleurs aucune âme entrée un jour en contact avec la nôtre. Il est à remarquer que l'âme roumaine y est étrangement prédisposée. Les éléments primordiaux des deux races sont, à ce point équivalents que Puvis de Chavannes, par exemple, n'a pas hésité à faire entrer l'élément roumain dans notre canon de beauté française et presque, par ce biais, dans notre spiritualité la plus profonde, puisqu'il a pris une jeune roumaine comme modèle de la Sainte Geneviève du Panthéon.

Mais en dehors de ces consacrées dont nous parlions tout à l'heure, il y a toute une lignée d'écrivains roumains qui ont exprimé en langue d'oïl leur rêve de musique intérieure, ou les affabulations de leur esprit. Une double anthologie de poètes et de prosateurs ne serait donc pas une gageure. C'est à bon droit et en termes précis que les historiens de la langue française, qui jusqu'à présent n'ont jamais omis de faire une large place dans l'appendice de leurs ouvrages aux poètes de Wallonie, à ceux du

Canada ou de la Suisse romande, devront sous peine d'être partiaux et incomplets, mentionner les poètes et les prosateurs français de Roumanie.

A me limiter aujourd'hui à la poésie, parmi les quelques cent poètes imprimés, disons, si vous voulez, qu'il y en a une bonne cinquantaine dont l'oeuvre est à retenir, ne serait-ce que pour indiquer d'une façon plus exacte les frontières spirituelles de la France. Ajoutons que parmi eux, il y a de véritables poètes.

Dans les limites d'un article, je n'ai pas la prétention, de donner la table des matières de cette éventuelle anthologie, pas plus que de vous en lire l'avant-propos. Mon intention est d'essayer de vous fournir quelques notions pour vous faire comprendre sur le plan littéraire, ce phénomène géologique d'un courant se perdant dans les terres naturelles et reparaisant par delà les chaînes de montagnes et les plaines immenses qui séparent la France de la Roumanie. Si l'on veut bien reconnaître que les difficultés ici s'amoncellent; qu'il y a, en plus des obstacles imposés par la nature, des obstructions ethniques et politiques autrement irréductibles; que ce peuple est séparé du nôtre par des groupements slaves, allemands, latins même; et que cependant le miracle s'est produit d'une endosmose spirituelle, et par suite d'un pareil jaillissement, il faut avouer qu'il y a là un mystère.

Il ne suffira pas de dire pour le résoudre, bien qu'il faille en tenir compte, qu'à l'origine du rapprochement des deux peuples, il y a un élément politique. Depuis longtemps déjà Français et Roumains ont lié des relations qui leur ont permis de se rendre compte qu'ils sont indispensables l'un à l'autre, selon la remarque d'Edgar quinet: „Votre nationalité nous est nécessaire; si vous périssez, nous sommes frappés en même temps; vous êtes notre barrière au midi, comme la Pologne est notre barrière au Nord“. Notre Ronsard reconnaît que son ancêtre a tiré sa trace d'ou le glacé Danube est voisin de la Thrace...

Il y a une dynastie angevine de Transylvanie. Marie de Médicis veut peupler le Bas Danube avec des huguenots de ses Etats. La cour de Constantin Brâncoveanu copie celle de Louis XIV. Les de Fontanes, de Sanville, le Prince de Ligne, la France révolutionnaire, les secrétaires des lointains hospodars parmi les

quels un certain abbé Le Chevallier, les précepteurs des fils de boyards, les professeurs français les commerçants, la nation française en un mot est entrée en contact avec la Roumaine ; oui toute cette France, à qui la Providence, dit Joseph de Maistre, a donné deux instruments et pour ainsi dire deux bras, avec lesquels elle remue le monde : sa langue et l'esprit de prosélytisme, en sorte qu'elle a constamment le besoin et le pouvoir d'influencer le monde, d'un côté la „monarchie“ de la langue française, de l'autre l'esprit de prosélytisme, depuis la marchande de modes jusqu'au philosophe».

Notons aussi l'importance à cet endroit de l'occupation russe et en particulier l'influence que prend le général Kisseleff comme propagateur de la langue et de la civilisation française à Bucarest.

La Roumanie n'échappe pas à l'emprise. Mais il faut bien dire qu'elle ne sent en elle aucune disposition à y échapper, aucune force rénittente. Les deux bras de la France, encore, s'ouvrent largement pour recevoir, à Paris surtout, les fils de boyards ou d'intellectuels.

L'exode est surtout surprenant vers le début du XIX siècle. Dès cette époque, la première langue que l'enfant avait entendue à la maison paternelle, et qui était déjà celle de ses sentiments les plus profonds, il la retrouve magnifiée par de grands poètes. A Paris, le lycéen de 1820 tombe en plein mouvement romantique ; les lectures sous le manteau, entre deux thèmes grecs ou une composition de vers latins, ce sont les Méditations de Lamartine et les Orientales de Victor Hugo ; plus tard ce seront les Parnassiens, puis les symbolistes, puis Albert Samain, de Régnier, Verlaine. Les derniers reviendront au pays avec leur Paul Valéry dans leurs bagages.

Maîtres de leurs pensées et enrichis d'un vaste programme de renaissance nationale, les aînés de retour en Roumanie, entrecourent leurs articles de publicistes, ou leurs discours politiques, de productions littéraires dans la langue de leur âme, et s'ils essaient de mettre leur art au service de leur patrie dans l'idiome du peuple qu'ils sont appelés à conduire vers un destin naturel, ils se surprendront à écrire en roumain des strophes françaises, selon les formules reçues de leurs maîtres français.

Certains même ne revinrent plus au pays, et s'incorporèrent totalement à leur nouvelle patrie d'adoption.

La guerre ne sépara pas les deux peuples et leur permit au contraire de se compénétrer plus spirituellement encore puisque ce fut l'élite qui fit partie des ambassades réciproques et que de part et d'autre l'amitié fut scellée par un sang très pur répandu au service d'une cause commune.

Mais l'après guerre marque un ralentissement. Comme suite à un renforcement du nationalisme intégral chez ce peuple que la victoire a comblé, la langue roumaine, instrument de son expansion intérieure, déjà rendue littéraire par les grands ouvriers de l'âge d'or, s'enrichit, se nuance, se personnalise; les nouvelles provinces, dans un long contact avec des civilisations et de langue autres que la française, contribuent à un nivellement de la civilisation et du langage; peut-être aussi que la langue française perd de son monarchisme en Europe et le prosélytisme français de son acuité et de son enthousiasme. Une nouvelle bourgeoisie, création de l'après guerre, et que la crise générale appauvrit ne peut plus prétendre si elle en sentait le besoin à un exode vers des terres spirituelles plus riches. Aussi les exemples deviennent-ils plus rares de poètes de langue française. Il est donc temps de faire le point.

Disons donc que de 1800 à 1914, parmi les poètes roumains, certains ne s'expriment qu'en français, soit qu'il leur eut été impossible de se servir de la langue roumaine, l'ayant parfaitement désapprise soit qu'ils n'aient voulu traduire leurs sentiments profonds, Brémond les eut absous, que dans la langue dont ils se servaient pour prier, soit enfin qu'ils aient tenu à donner à leurs chants une plus grande largeur d'onde en leur prêtant un verbe universel.

D'autres ont été et sont de grands poètes ou de fort bons poètes en roumain, ils ont leur place dans les anthologies officielles indigènes, mais ils ont construit dans un coin de leur âme un autel secret où la liturgie intime s'officie dans la grande langue claire ou nuancée ou suggestive des divers chapelles françaises où ils ont appris à psalmodier.

La tradition remonte haut déjà. Il serait intéressant à ce point de vue de reprendre l'oeuvre des premiers écrivains de la re-

naissance roumaine, celle des premiers artisans de la langue littéraire, Ianco Vacaresco, par exemple, traducteur de Racine, Héliade Radulesco, traducteur de Voltaire, de Marmontel, et plus tard des Méditations de Lamartine; Asachi, dont la fille devint Madame Quinet. Chez tous on relèverait ce qui caractérise ce vieux poète de 69 ans, l'élégance un peu démodée de la fin du XVIII^e siècle, dont ils sont tous, avec une certaine sonorité romantique. Voici sa poésie au *Tibre*, qui date de 1810

*Gloire de l'Ausonie, ô toi, Fleuve imposant
Entre les sept côtes tu déroules tes ondes
Et je viens demander, dans mes peines profondes
L'asile et le repos à ton bord séduisant.*

*Ton ciel doux et serein est le plus beau du monde
Aussi rochers, forêts et vous, ruisseaux jasant
— En ce toscan fameux ma passion disant —
Inspirez-moi des vers où mon âme se fonde.*

*Dans ma Dacie ombreuse où sonnait mon pipeau,
Jamais je n'entendis un chant pur, aussi beau
Que celui qui nous charme aux lyres de Pétrarque.*

*Jamais je n'ai mieux vu briller aux cieux lointains
Parmi toutes Beautés où la grâce se marque
Les deux étoiles-soeurs de nos Pays Latins.*

On peut dire que le Romantisme est l'âge d'or de la littérature française en Roumanie. L'on sait déjà pourquoi.

Bolintineano, mêlé à 24 ans aux luttes politiques de son pays, revient en exilé, dans ce Paris où Lamartine publie ses Méditations. En 1866, le poète roumain déjà célèbre dans son pays, imprime chez Dentu, la traduction de poésies composées au cours de sa vie errante, avant de revenir occuper à Bucarest le

fauteuil du Ministère de l'Instruction Publique. C'est Mr. Philarrète Chasles, professeur au Collège de France qui présenta au public les « Brises d'Orient », fleurs du Bosphore, légendes historiques de Roumaine, Basmes, Macédonniennes, Rêveries. En voici un extrait. Je choisis à dessein un sujet qui revient très souvent sur la lyre romantique: *La jeune fille mourante*:

*Ainsi que le captif chante dans l'esclavage
Avec les fers aux mains, un air plein de douceur ;
Ainsi que le ruisseau gémit après l'orage,
Moi, sur mon lit de mort, je chante mon malheur !*

*La fleur qui va périr se penche vers la terre,
Lorsque le jour est froid et le ciel nuageux,
Quand le soleil, ce roi puissant et solitaire,
Pâlit, quand le vent mord les vallons orageux.*

BCU Cluj / Central University Library Cluj

*Au printemps de mes jours j'arrivais jeune et frêle,
Ainsi que la rosée aux rayons du matin,
Alors que sous les fleurs soupire Philomèle,
Et l'amère douleur me prend sur mon chemin.*

*Qu'il est cruel, hélas ! de mourir jeune encore,
Lorsque la vie est pleine et féconde en désirs
Lorsque l'heureux oiseau chante au bois, quand
l'aurore
dit que ce monde est grand et n'a point de soupirs :*

*Comme la feuille tombe au souffle de l'automne
Et que le vent l'emporte au loin sur le côneau
de mon front fuit la vie, et l'espoir m'abandonne
je vois mes jeunes ans décliner au tombeau !*

C'est toujours chez Dentu qu'Alexandri, le roi de la poésie roumaine selon l'expression d'Eminesco, l'émule de Mistral, son heureux concurrent aux jeux floraux, publie la traduction de ses Ballades et chants populaires de la Roumanie. Il imprime à Bucarest *Les Bonnets de la Comtesse*, comédie en un acte et en vers. Voici d'Alexandri l'appel aux Races latines :

*Soeurs de race latine aux superbes blasons
Echangeant des regards où brillent le génie
Elles jettent ces mots sous la voûte infinie,
ces mots qui vont emplir les vastes horizons :
„salut, France, Italie, Espagne et Roumanie“.
Et puis dans l'univers ému pour son destin,
on entend quatre voix d'en haut instantanées
„salut Alpes, Carpathe, Apennins, Pyrénées,
salut, frères géants du grand monde latin !“
Et l'on sent à ces voix frémir les destinées.
Prodigieux signal ! Prodigieux réveil !
C'est l'heure, Dieu le veut :*

C'est aussi en français que Rousso compose le fameux „*Chant de la Roumanie*“ dont Bălcesco devait donner une traduction roumaine, ce chant qui sur le plan politique eut la même fortune que les poèmes d'Ossian, sur le plan littéraire.

En résumé toute la lignée des initiateurs, nourrie de la poésie française chantent indifféremment en français ou en roumain, avec le même soulagement spirituel et la même inspiration. Il n'y a pas jusqu'à Eminesco qui ne s'essayait, dit-on, malgré la configuration allemande de sa pensée, à exprimer dans la langue de Victor Hugo, pour sa correspondance sentimentale, comme la mousse de son âme.

Le poète d'Hypérion avait porté à un si haut degré de perfection, l'instrument poétique national qu'il faut, parmi les représentants officiels de la littérature roumaine, aller jusqu'à Macedonski pour trouver un volume de poèmes en français. „*Bronzes*“

se ressent de l'influence des *Fleurs du mal*: sur le tillac du „vaisse au fantôme“.

*Sur le tillac moisi des corps qui s'entrechoquent
pouirissent, poings fermés, yeux caves ou vitreux
et tandis que les os, mis a nu, se disloquent
Le vert de gris étend son velouté sur eux.*

Mais la tradition française n'est pas pour cela morte. Elle se continue par les poètes dont les anthologies officielles ne peuvent tenir compte. Je n'aurai garde cependant d'oublier un très délicat poète, une enfant morte à 18 ans, qui dès l'âge de 12 ans transcrit ses poèmes d'enfance dans une langue déjà très pure et s'élève insensiblement jusqu'aux sphères de la poésie philosophique. C'est Julia Hajdeu. Voici, un extrait qui donnera une idée de la sûreté de technique et de l'inspiration de cette âme

BCU Cluj / Central University Library Cluj
*La beauté sans âme éblouit en vain
Pourquoi donc enfant, êtes-vous si belle?
Rien ne peut toucher votre coeur rebelle
Marbre que jamais aucun Praxitèle
n'eut fait s'animer d'un reflet divin*

*n'est qu'une beauté doit, ô jeune fille
avoir pour nous plaire en l'âme un rayon:
il faut qu'un éclair dans son regard brille
qu'un coeur vibre sous la blanche mantille
comme un oiseau chante au fond d'un buisson.*

*Si vous n'avez pas au coeur l'étincelle
que vous sert, hélas, d'avoir la beauté?
Sur vos traits le doigt de Dieu se décèle
mais froide, votre âme en rien ne recèle
le souffle immortel de divinité.*

Voici quelques vers sur l'amitié.

*Tes yeux m'ont dit un jour: ne pense plus à moi
efface mes serments, les tiens de ta mémoire.
ou plutôt souviens-t'en comme on fait d'une histoire
dont on rit, à laquelle on n'ajoute pas foi*

*Moi je te dis: tu peux bien déchirer mon âme
tu peux briser mon cœur sans éteindre sa flamme
que m'importe après tout que tu ne m'aimes plus
cela m'empêche-t-il de t'aimer en silence?
Pour te faire oublier de moi, ta violence
et même ta froideur sont des efforts perdus.*

Et à la veille de mourir voici ce qu'elle écrit:

BCU Cluj / Central University Library Cluj

*Je voudrais être morte et dormir sous la terre
dans l'éternel silence et l'éternel mystère.*

*Je suis bien jeune encore et j'aimerais la vie.
Pourtant je vois les morts avec un oeil d'envie
s'endormir doucement de leur fatal sommeil
et ce n'est pas hélas, l'ennui qui me dévore.
Mon cœur a son rayon, mon âme a son aurore
et je ne te hais pas, resplendissant soleil...*

*Hélas! n'espérons pas qu'une main tendre et sûre
avec précaution ferme notre blessure
car nul ne doit savoir jamais notre tourment
la pudeur le commande, il faut cacher nos larmes
et rire et n'étaler au monde que nos charmes
et comme Polyxène expirer décemment.*

Julia Hajdeu este mortă în 1888. Sully Prudhomme à cette époque, avait exprimé son admiration devant une pareille âme et un si grand talent. Plus près de nous, ami de Mallarmé, mais nettement influencé par de Montesquieu et de Rénier, voici ce Charles-Adolphe Cantacuzène, poète galant, d'une abondance extraordinaire qui, auteur de quatre volumes de vers aux titres poudrés: Les sourires glacés, Les douleurs cadettes-Les chimères en danger-Cinglons les souvenirs et cinglons vers les rêves, annonçait, dès 1900, à paraître prochainement cinq autres volumes aussi suggestifs: Les âmes en fuite-Sur les ruines de Cythère-Les asphodèles fanées-Poussières et falbalas.-Falbalas et poussières. Cantacuzène et Léon Lahovary sont des représentants de l'ancienne génération des Roumains partis un jour pour le Boulevard Saint Germain et qui n'en sont jamais revenus, incorporés dans cette France, le seul pays du monde qui possède vraiment ses étrangers. Léon est aussi abondant que Charles-Adolphe, moins XVIII Siècle, plus conscient de la France, dont il chante les gloires spirituelles, littéraires, militaires, et la campagne en des volumes d'un beau souffle: Hier, Aujourd'hui, Demain-Les autels et les tombes-La jonchée, poèmes de 1914 1915-Au coin de l'âtre.

Je ne veux pas terminer cette causerie, sans vous donner un aperçu de la littérature française toute moderne en Roumanie. Si les poésies que je vais vous citer datent déjà de quelques années, les poètes qui les signent ne sont pas encore très âgés. Voici l'attente de Sandou Tzigara Samurças, dans un rythme si personnel:

*Le soleil de midi jette sur la verdure
sa languissante étreinte et son brûlant désir
qu'elle endure
comme un cœur amoureux supporte sa tortre
Les émouvants instants se traînent lentement
dans le silence lourd où j'entends mes soupirs
je t'attends*

La chaude lassitude, enivrée d'herbe molle

*pénètre dans mon corps, fatigue par l'émol
 qui m'afolle
 quand le désir ardent de ta bouche me frôle
 Assolfé de clarte, l'odorante fleur tend
 son visage au soleil, la brise passe et moi
 je l'attends*

*Un long frémissement tresaille dans les frênes
 Ce doux étouffement, cette ineffable ardeur
 de mes veines
 m'oppressent tellement que je respire à peine
 cet air lourd de parfums, de désirs haletants
 de tout ce que l'espoir a mis dans ma langueur
 je l'attends*

*Ah ! revoir tes Jeux bleus, sentir sous, tes paupières
 à travers tes longs cils, recourbés et soyeux
 la lumière
 de ton regard troublant, enroulé comme un lierre
 autour de mon amour. Ah ! revoir un instant
 le sourire enivrant qui fleurit dans tes yeux
 je l'attends.*

Notez du meme jeune poète ces deux balancements celui-ci
 Ce soir est si clément et si doux qu'il me blesse...
 et cet autre :

*Le rêve qui s'enlace
 avec tant de ferveur à mes mains que je tends
 vers sa troublante fase...*

Mademoiselle Lalette Romano, dans une technique plus moderne, ne redoute pas l'assonance, fait preuve d'une sensibilité frémissante et contenue. J'é transcris les quatrains qui ont pour titre : *Les Adieux*.

*L'heure s'achève-effarée et si lente...
faite de timides ébauches et de regrets.
Dans un dernier effort, l'âme se raidit et chante
tandis que les sanglots sont si près.. oh! si près..*

*Les mains que longuement on unit, sont de glace
les paroles sont hachées-et les silences sont lourds
on se dit mille riens-car il n'y a plus de place
dans l'âme pour les grands mots „d'attente“ et de
„retour“.*

*On se regarde-Dans un dernier sourire figé aux
lèvres pâles
la clef des larmes lourdes emprisonnées sans bruit
on se regarde-mal gre l'abri cel d'un voile
qui tremble dans les yeux et brille dans la nuit*

*Puis le suprême adieu-Et la suprême étreinte
sur un blanc quai de gare, reverberes parés
lorsque les yeux sont clos et la voix est éteinte
on voudrait tant mourir... On ne doit pas pler.*

En résumé, et pour reprendre ma comparaison du début, il semble que le courant venu de France se soit perdu momentanément dans les sables, mais on ne peut pas dire qu'il ait disparu à jamais, puisqu'ici et là on voit qu'il alimente par dessous de très fraîches oasis. Sous une poussée plus forte, à l'occasion d'un jaillissement plus riche dans les terres mères, toute la plaine roumaine reverdira.

Morala și Dreptul

M. Nicolau

Problema raporturilor dintre morală și drept a fost și rămâne una din chestiunile cele mai pasionante din domeniul științelor sociale. Cu toate acestea, importanța ei a fost redusă până acum la minimum. Intr'adevăr, cercetătorii care au studiat mai de aproape această mare problemă au crezut în general că esențialul e să determine limitele respective ale celor două științe, adică să distingă cât mai riguros domeniul propriu al fiecăreia din ele. Criteriile propuse pentru a distinge faptul moral de cel juridic, forul interior de cel extern, sunt prea cunoscute pentru a mai insista asupra lor. S'a zis de pildă, că imperati-vele dreptului au o sancțiune. Subt această formă, observațiunea e nu numai incompletă dar și inexactă, și de aceea unii autori au ținut să precizeze natura sancțiunii juridice: e vorba de o sancțiune socialmente organizată, exterioară individului. Morala are și ea sancțiunea ei, dar ea e de altă natură.

Chiar dacă criteriul propus pentru a distinge fenomenele juridice de cele morale ar fi pe deplin mulțumitor, totuși problema raporturilor dintre drept și morală rămâne nerezolvată, fiindcă sancțiunea juridică poate fi acordată sau retrasă de legiuitor din motive de oportunitate momentană: oare în asemenea caz s'ar putea pretinde că ceea ce eră mai înainte injust — pe vreme când legea îl interzicea — a devenit just prin faptul că sancțiunea legală a fost suprimată? Ar fi mai exact de susținut că ceea ce era ilicit a devenit licit, dar nu există nici un motiv serios pentru a asimila noțiunea de *ilicit* cu cea de *injust*, și noțiunea de *licit* cu cea de *just*. Jurisconsultul Paul, la începutul secolului al III după Cristos, observase că nu tot ceea ce e permis e și cinstit: *non omne quod licet, honestum est* (Digeste, 50, 17, 144). Autorii moderni au văzut în afirmația

jurisconsultului roman o dovadă peremptorie că Romanii au știut să facă o distincțiune precisă între drept și morală, cel puțin în ultima fază a doctrinei lor. E adevărat că unele definițiuni celebre ale dreptului, ca aceea a lui Celsus: *ius est ars boni et aequi*, ar implica o anumită confuziune între morală și drept, confuziune pe care autorii moderni se grăbesc s'o înfiereze. Sforțarea științifică din ultima vreme a avut tocmai ca scop să fixeze limitele celor două discipline.

Această încercare de a fixa hotarele între morală și drept are la bază anumite tendințe sociale și politice, toate inspirate de ideea de libertate. Când juriștii au încercat să facă o delimitare riguroasă a dreptului, în mintea lor această sforțare era menită să asigure individului cea mai absolută libertate a așa numitului „for interior“, forul conștiinței, la care țineau atât de mult cugetătorii în ajunul revoluției franceze. Nu încapă îndoială că această sforțare a fost utilă și fecundă din multe puncte de vedere.

Astăzi această tendință de izolare a dreptului de morală nu mai corespunde necesităților vremurilor noi, așa încât problema care se pune acum e aceea de a realiza o colaborare cât mai strânsă între morală și drept, colaborare care singură poate da dreptului puterea unui imperativ moral liber acceptat, fiindcă numai așa regulile de drept, sprijinite acum de postulatele morale, se pot impune direct conștiinței noastre.

Cu alte cuvinte, în locul acelei continui opoziții dintre forul interior și cel extern, care era privită ca esențială, va trebui făcut apel la o conciliere între aceste două aspecte ale vieții sufletești, fiindcă intenția și fapta, voința și realizarea, forul interior și cel extern, morală și dreptul nu mai pot fi considerate ca două domenii antagoniste, ci numai ca două manifestări complimentare ale vieții sufletești și sociale. Diverse considerente ne conduc în mod forțat la acest rezultat. Mai întâiu constatarea caracterului social al fenomenelor morale. Cât timp s'a crezut că numai fenomenele juridice sau economice pot fi socotite ca fapte sociale, pe când fenomenele morale ar fi de ordin intern, individual, opoziția dintre drept și morală putea fi justificată prin diferența de natură care ar fi existat între faptele juridice și cele morale, primele fiind sociale și inter-

individuale, celelalte interne și pur individuale. Astăzi însă caracterul social, supra-individual, al fenomenelor morale nu mai e tăgăduit de aproape nimeni, și e important de observat că acest rezultat se datorește în bună parte sociologilor, care, ca d-l Lucien Lévy-Bruhl, sunt reprezentanții metodei strict pozitivistice. Lor nu li se poate aduce imputarea că ar fi victima unei luziuni idealiste sau a unui miraj spiritualist. E de ajuns ca cineva să citească o lucrare ca *La morale et la science des mœurs* a d-lui L. Lévy-Bruhl pentru ca să se convingă că între fenomenele morale și cele juridice nu există o diferență de natură, fiindcă ambele sunt tot fapte sociale, și că în consecință întrepătrunderea și colaborarea dreptului și a moralei sunt nu numai desiderate idealiste, ci și necesități impuse de natura lucrurilor. Corelațiunea strânsă dintre fenomenele juridice, politice ori economice și cele psihice și morale a fost pusă în lumină la noi de marele sociolog, d-l D. Gusti, care a caracteriza în modul cel mai fericit înlănțuirea pragmatică a tuturor fenomenelor sociale: ele formează un „*complex circular*“, stăpânit de legea paralelismului sociologic (cf. D. Gusti, *Sociologia militans*, [p. 93]).

Vedem așa dar că izolarea dreptului de morală nu corespunde nici realității sociale, nici nevoilor științifice, așa încât colaborarea acestor două discipline e neapărat necesară. E aici locul să semnalăm două lucrări recente de o covârșitoare importanță științifică ale unui eminent profesor de drept civil dela Universitatea din Paris, d-l Georges Ripert: *La règle morale dans les obligations* și *La démocratie et le droit civil moderne*.

Materia obligațiilor e partea cea mai riguros tehnică din tot dreptul civil, și e totodată și partea cea mai stabilă a dreptului, aceea care a suferit mai puține schimbări dela Romani și până astăzi. Din această cauză s'ar putea crede că, cel puțin în această parte a dreptului, morală n'ar avea decât un rol foarte redus. D-l Ripert, în prima din lucrările menționate mai sus, a reușit să dovedească importanța rolului moralei în materia atât de rigidă și de tehnică a obligațiilor.

Câteva fapte recente au venit să confirme vederile savantului profesor francez. Ne vom opri un moment asupra lor. Anul trecut Societatea Națiunilor a publicat un proiect de lege

internațională referitor la vânzare. Conform cu tendințele recente, autorii acestui proiect au încercat să fixeze întinderea responsabilităților respective ale vânzătorului și ale cumpărătorului fără a recurge la noțiunea de culpă. Se știe că această noțiune prin excelență morală era la baza teoriei romane a responsabilității și a fost menținută în mai toate legiuirile actuale, aproape fără schimbări. Autorii proiectului de lege publicat de Societatea Națiunilor au voit să înlăture noțiunea de culpă spre a da teoriei responsabilității o bază mai obiectivă, și de aceea au încercat să dea o enumerare a cauzelor care exonerează pe debitor de îndeplinirea obligațiunii sale. Nu au izbutit însă și autorii proiectului recunosc ei înșiși neizbânda eforturilor lor. Trebuie să adăugăm că la acest proiect au colaborat cei mai eminenți juriști din Franța, Anglia, Italia, Germania și Statele scandinave.

Faptul că o încercare de a exclude o noțiune morală, ca aceea de culpă, din cadrul dreptului civil a dat greș, e plin de învățăminte și constituie o dovadă că pe viitor ar fi bine să se renunțe la astfel de încercări pe cât de inutile pe atât de primejdioase.

O noțiune juridică cu un caracter neîndoelnic moral e aceea de abuz de drept. Când cineva se folosește de un drept al său în așa fel încât rezultatul direct și imediat este păgubirea unei terțe persoane, apare problema abuzului de drept. De pildă, oricine poate face săpături pe propriul său teren, dar dacă făcând aceasta, secătuește o vână de apă care alimenta fântâna unui vecin, acesta are dreptul să se plângă și va obține câștig de cauză, mai ales dacă va putea face dovadă că proprietarul vecin, făcând săpăturile, a avut intenția de a-i cauza o pagubă. Intenția de a vătăma — *animus nocendi* — deci un factor moral, e socotit ca un element constitutiv al abuzului de drept.

Cu toate acestea unii autori au încercat să analizeze noțiunea abuzului de drept în așa fel încât să nu mai fie nevoie de a invoca un factor moral (intenția de a vătăma), pentru a caracteriza abuzul de drept. Ei au văzut în abuzul de drept un *exercițiu antisocial* al unui drept, adică un fel de conflict între interesul individului și interesul superior al societății. Un autor

eminent, d-l Louis Josserand, decanul facultății de drept din Lyon, a încercat chiar să introducă în știință o nouă noțiune, aceea de „relativitate a drepturilor“, menită să înlocuiască noțiunea de abuz de drept.

Toate acestea construcțiuni tehnice au rămas însă fără valoare practică, fiindcă tribunalele caută mai totdeauna, când e vorba de un abuz de drept, intenția. Așa dar, în practică, noțiunea morală, care se află la baza noțiunii de abuz de drept, nu a putut fi înlăturată. De altfel acest caz nu e singurul în care tribunalele au crezut de cuviință să țină seama, chiar și în materie de drept civil, de intenția care a inspirat un act. Se știe că teoria cauzei e una din cele mai fecunde și mai des invocate în materia actelor juridice. Autorii au căutat (și de data aceasta au izbutit) să golească noțiunea de cauză de conținutul ei moral. După doctrina aproape unanimă, cauza unui act juridic nu este mobilul care a determinat săvârșirea actului, de pildă încheierea unui contract de vânzare sau închiriere ci, scopul imediat urmărit de cel care face actul. Așa, la cumpărarea unei case, cauza este pentru cumpărător obținerea casei, iar pentru vânzător primirea prețului. Mobilul care a împins pe părți să încheie acest contract nu e luat în seamă, cel puțin în principiu. Aceasta e, în scurte cuvinte, doctrina clasică în privința cauzei; ea a fost expusă în mod magistral de d-l Henri Capitant într'o voluminoasă lucrare.

Cu toate acestea, tribunalele, când sunt chemate să se pronunțe asupra cauzei, nu se mulțumesc, de cele mai multe ori, să examineze numai scopul imediat urmărit de părți, adică așa numita *causa proxima*; ele cercetează și mobilul, intențiile părților (*causa remota*), pentru a putea aprecia astfel moralitatea actului pe care sunt chemate să-l sancționeze.

În oricare ramură a dreptului ne-am întoarce privirile, constatăm că morala îl pătrunde de toate părțile, întocmai cum apa pătrunde un burete. A susține că morala și dreptul constituesc două sfere concentrice, dintre care cea mai mare — sfera moralei — cuprinde în sine pe cea mai mică, a dreptului înseamnă a nu da decât o imagine incompletă a întrepătrunderii continui care se produce între cele două discipline. Imagina celor două sfere concentrice e însă clasică și e consacrată de

marea autoritate a lui Bentham. Ea e inspirată de aceeaș voință de a delimita cât mai precis domeniile respective ale moralei și ale dreptului, despre care am vorbit la început. Această încercare nu a fost deloc fecundă.

Singură morala poate da directive invariabile și orientări definitive științei dreptului, și e firesc să fie așa, fiindcă ideea și sentimentul de justiție sunt de ordin esențialmente moral, și, după cum observa d-l Henri Bergson în *Les deux sources de la morale et de la religion* (p. 67), noțiunea de justiție cuprinde în sine pe mai toate celelalte noțiuni morale.

Dar morala ea însăși nu poate fi separată de religie. Lucrarea mai sus citată a d-lui Bergson ne-a adus în acest sens noi dovezi pe lângă cele pe care le cunoaștem. Dreptul, morala și religia, fiind cadrele normative ale vieții sociale, numai coope-rația lor poate asigura o dezvoltare armonioasă a societății și a statului.

BCU Cluj / Central University Library Cluj



Ce fel sfântul Francisc învață pe fratele Leu cum că bucuria desăvârșită stă în adevărata și desăvârșită răbdare

Fioretti, cap. VIII

Venind odată sfântul Francisc de la Perugia la Sântămăria Ingerilor cu fratele Leu pe vreme de iarnă și chinuindu-l tare frigul cel grozav, strigă pe fratele Leu, care mergea mai'nainte, și zise astfel : „Ah, frate Leule, să dea Domnul ca frații minori ca peste tot locul pildă de sfințenie și de viață curată să fie, totuși tu scrie și înseamnă cu grijă că nu'ntr'aceasta-i bucuria desăvârșită“. Și mergând mai departe, sfântul Francisc îl strigă a doua oară : „Ah, frate Leule, chiar de frații minori ar lumina pe orbi și ar îndrepta pe gheboși, ar goni demonii, ar da înapoi auzul surzilor, mersul șchiopilor, vorba mușilor și, ce-i mai mult, ar învia mortul de patru zile, scrie că nu-i într'aceasta bucuria desăvârșită“. Și mai mergând câțiva pași, sfântul Francisc strigă cu tărie : „Ah, frate Leule, dacă fratele minor ar ști toate limbile și toate învățăturile și toate scripturile, așa ca să știe să procească și să dezvăluie nu numai cele viitoare, dar chiar și tainele cugetelor și ale sufletelor, scrie că nu-i bucurie desăvârșită“. Mergând puțin mai departe, sfântul Francisc din nou strigă tare : Ah, frate Leule, oiță a Domnului, chiar dacă fratele minor ar vorbi cu limba de Inger și ar ști mersul stelelor și puterea ierburilor, și i-ar fi destăinuie toate comorile pământului, și ar cunoaște toate puterile păsărilor și a peștilor și a tuturor animalelor și a oamenilor și a copacilor și a pietrelor și a rădăcinilor și a apelor, scrie că nu-i într'aceasta bucuria desăvârșită“. Și mai mergând încă o bucată, sfântul Francisc strigă tare : „Ah, frate Leule chiar dacă fratele minor ar ști să predice așa de bine încât să aducă pe toți necredincioșii la

credița lui Isus Hristos, scrie că nu-i într'aceasta bucuria desăvârșită“.

Și ținând această vorbire vreme de vre-o mie de pași, fratele Leu cu mare evlavie îl întrebă și zise: „Părinte, eu te rog în numele lui Dumnezeu, ca tu să-mi spui în ce stă bucuria desăvârșită“. Și sfântul Francisc îi răspunse așa: „Când o să ajungem noi la Sântămăria Ingerilor, așa uzi de ploaie și înghețați de frig și mânjiți de noroiu și chinuiți de foame și o să batem la ușă acolo și portarul o să vină mânios și o să ne zică: „Cine sunteți voi“? și o să zicem: „Suntem doi dintre frații tăi“, și acela o să zică: Voi nu spuneți adevărat, ci dimpotrivă sunteți doi găinari și umblați înșelând lumea și furând pomenile săracilor; „plecați de aici“; și n'o să deschidă, și-o să ne lase să ședem afară în ninsoare și'n apă, în frig și'n foame până'n seară, atunci, dacă atâta ocară și atâta răutate și atâta prigoană o să le îndrumăm cu răbdare fără furie și fără murmur adică împotriva lui, și ne-om gândi cu umilință și cu milă că cel portar ne cunoaște într'adevăr, și ca Dumnezeu îl face să vorbească împotriva noastră, o frate Leule scrie că aceasta-i bucuria desăvârșită. Și dacă noi o să stăruim să batem, și el o să iasă infuriat strașnic și ca pe niște nesăbuiți o să ne gonească ocări și eu pietre, zicând: „Plecați de aici, tâlhari păcătoși și duceți-vă la azil; că aici n'o să mâncați nici n'o să mâneți“; dacă noi o să îndurăm cu răbdare și cu veselie și cu dragoste, o frate Leule, scrie că aceasta-i bucuria desăvârșită. Și, dacă noi din nou siliți de foame și de frig și de noapte, din nou o să batem și o să strigăm pe dragostea lui Dumnezeu, cu lacrimi multe ca el să ne deschidă și să ne primească înăuntru și acela și mai infuriat o să zică: „Aceștia sunt nesăbuiți și n'au ce căuta aici, o să le plătesc eu acum așa cum li se cuvine“; și o să iasă afară cu un băț noduros și o să ne ia de glugă și o să ne trântescă la pământ, și o să ne bage în zăpadă și o să na bată cu toate nodurile bățului aceluia; dacă noi toate acestea o să le îndurăm cu răbdare și cu veselie, gândindu-ne la chinurile lui Hristos binecuvântatul, pe care trebuie să le îndurăm pentru dragostea lui; o frate Leule, scrie că aceasta-i bucuria desăvârșită.

Și deaceia ascuită încheierea, frate Leule. Deasupra tuturor

harurilor și darurilor Duhului Sfânt, pe care Hristos le împarte prietenilor săi e acela de a te birui pe tine-însuși și de bună voie de dragostea lui Isus Hristos să înduri chinuri, ocări și rușini și nevoi; fiindcă cu toate celelalte daruri noi nu ne putem mândri, pentru-că nu sunt ale noastre, ci ale Domnului, deaceea zice Apostolul: „Ce lucru ai tu să nu fie de la Domnul? Dacă tu l'ai avut de la dânsul de ce te mândrești ca și cum l-ai avea de la tine? „Dar cu crucea chinului și a suferinței ne putem mândri, pentru-că aceasta e a noastră, și deaceea zice Apostolul: „Eu nu vreau să mă mândresc cu alta decât cu crucea lui Hristos“.

Căruia fie veșnică cinstea și slava în veacul veacurilor.
Amin.

Trad. de M. Berza

BCU Cluj / Central University Library Cluj



Eminescu și Franța

L. B.

trad.: H. I.

„In căutarea soarelui“ n'ar trebui să fie numai lozinca îndrăzneților aventuri ale lui Alain Gerbault, ci moto-ul oricărui studiu cinstit și deschis despre Eminescu.

Pentru mine ceiace ascunde muzica versurilor și până la sintaxa pe care o învăluște cu frumoasele-i șoapte am fost nevoit să o degajezi, să o analizezi, să o cercetezi, să o văd mai curând decât s'o aud, și fără să mă las atras de sirena, ca Ulise să mă leg de catarg. Ce este această poezie, dincolo de scânteerile marilor strofe, ce sunt formele acestei sirene turburătoare nu se poate exprima în formule; ca tot ce ne cuprinde adânc simțirea noastră; ea poate fi numai simțită ca un fel de variație a lui Verlaine. Taina ascunsă a acestor versuri nu se poate explica decât ca o amintire muzicală, în jocul catifelat al silabelor originale.

*Atât de fragedă te asemeni
Cu floarea albă de cireși*

Ce am văzut apărând din Oceanul tumultuos al sufletului său? mărturisesc un Eminescu ceva deosebit de acela al manualelor literare, de acela pe care venerabilii critici ar fi vrut să mi-l impună. De aceea să-mi fie îngăduit să insinuez că mi se părea imposibil că acest „insațiabil cercetător al înțelepciunii omenesti“ să ignoreze chiar atât cât pretind unii, limba lui Racine. Am regăsit în opera lui, când ecoul versurilor lui Vigny, când langoare pur Lamartiniană un „ceva“ uneori din poetul din ~~Emaux~~ et Camées, o rezonanță din Pascal „Și am constatat

nu înrăuriri materiale dacă vrei, ci legături tradiționale netăgăduite. Ajunsesem chiar să mă îndoiesc de originalitatea Budhismului său cel puțin de profesiunea lui limitată de altfel la câteva bucăți, deoarece surprinsesem urme mai adânci, mai numeroase la Lamartine.

Va trebui ca astăzi să-mi fixez gândul și să mi-l complectez. De altfel Eminescu nu ar putea pierde nimic din strălucirea gândului său; mai mult ar putea câștiga prin afirmația mai lămurită a latinității sale. Pe scurt este o datorie pentru mine, de a nu lăsa ca prietenii noștri din Franța să rămână sub impresia produsă de câteva afirmațiuni imprudente și pasionate, venite de aci, că marele poet român era francofob.

Țiu foarte mult ca compatrioții mei cari cu siguranță vor lua parte la comemorarea ce se va organiza la cinquantenarul morții sale, să participe fără rezervă, în cunoștință de cauză, iar simpatia lor să nu fie o simplă politeță. Trebuie dar să cunoască exact adevăratele sentimente ale sărbătoritului pentru țara lor.

Și pentru toate aceste motive aș dori să vă arăt în ce măsură Eminescu cunoscând limba franceză sub toate nuanțele a putut lua contact cu scriitorii francezi, și apoi cari erau adevăratele lui sentimente, el xenofobul declarat față de patria lui Molière și Victor Hugo.

Opinia curentă al cărui început nu-l voi căuta a fost și rămâne poate la cei mai mulți că Eminescu necunoscând limba franceză nu a putut lua contact direct decât cu scriitorii germani, că ceace a cunoscut din ideile franceze nu a putut fi decât din traduceri germane sau românești.

Chiar de ar fi așa nu s'ar putea scoate din această neștiință nici un argument pentru a stabili că a fost cu desăvârșire sustras influenței occidentului latin. Câte exemple nu avem că e deajuns o traducere pentru a stabili un curent spiritual între doi gânditori. Din romanticii francezi foarte puțini cunoșteau germana, mai puțin engleza, încă și mai puțin rusește și cu toate aste nu se poate tăgădui că aceste literaturi s'au impus sensibilității primitoare a scriitorilor noștri și asta cu ajutorul traducătorilor francezi. Dar întrebarea pe care ne-am pus-o e cu totul alta și trebuie să încercăm să o desvoltăm fără nici o

concesie.

Eminescu cunoaștea sau nu limba franceză? După cum v'am mai spus-o deja, se răspundea în privința asta prin negativ.

Ici colo s'a încercat prin presă să se arate imposibilitatea unei astfel de stări de lucruri de neînțeles chiar la acea epocă când e vorba de un intelectual de mai mică însemnătate și absolut de neînțeles în cazul Eminescu. Cu mult înaintea anului 1830, cu mult înainte ca profesorii liceului Sf. Sava să fi adresat raportul lor Eforiei școlii pentru a cere învățământul obligatoriu al limbei franceze în licee, limba franceză era limba intelectualității române. O citire atentă a documentelor diplomatice publicate de Hurmuzachi este foarte instructivă asupra legăturilor între curtea franceză și Domniile Moldovei și Valahiei și aci găsim motivele acestei predominanțe a culturii franceze în statele Dv.

Mai târziu raportul Baronului de Bois de Conte, trimis special al ducelui de Broglie în principate face următoarea mărturisire: Instrucția aci este bazată pe limba franceză. Această limbă constituie fondul educației ca limba latină la noi. Tonul societății moldovenească ca și Bucureștenă este absolut francez. Datiile și limba noastră au pătruns până în popor. Nu există oraș din lume odată trecută frontiera Franței și a Belgiei în care să se întrebuițeze mai mult limba franceză ca la Iași și București neținând seama nici de Petersburg, nici de Varșovia: „Afinități de rasă“ va spune un clarvăzător ale cărui cuvinte le citim în 1931, într'un reportaj de jurnal: Cucerirea scria d-l Pârveu în Curentul, prin cultura franceză a unei națiuni de ciobani și plugari nu trebuie să fie considerată ca un act izolat îndeplinit la începutul veacului trecut, această cucerire nu s'ar fi făcut dacă poporul român n'ar fi păstrat intacte afinitățile rasei și nu ar fi dorit această ocrotire latină în mijlocul oceanului slav.

Chiar înaintea anului 1830 fii boerilor din cea mai bună elită spirituală își făceau studiile la Paris. Ei au fost avangarda unei cuceriri fără bătălie am putea spune mai curând a unei îmbogățiri. Centenarul din 1931 este relativ în ceea ce privește exactitudinea lui istorică. Dar este cu siguranță semnul incontestabil a unei conștiințe care durează și care stăpânește toate

alianțele noastre politice. Și adaug ca în glumă sau într'adins titlul de „Franța a Orientului“ care s'a dat României a fost câștigat prin numeroase și puternice dovezi...

Toți prietenii lui Eminescu, toți maestrul, toți tovarășii spiritului său sunt în stăpânirea limbei universale. Să spunem că este o modă, un snobism, dar atunci ne putem întreba cu surprindere prin ce misterioase împrejurări, poetul nostru a fost ferit de acest snobism. Mi-ar trebui pentru a admite acest fapt de necrezut că Eminescu a tot știutorul, a fost aproape singurul între ai săi care nu a cunoscut prima limbă intelectuală din timpul lui, mi-ar trebui pentru asta netăgăduite dovezi. Departe de a putea găsi o cât de mică probabilitate ne putem forma un mănunchi de mărturisiri contrarii.

În primul rând cei 30 de ani de învățământ francez pe vremea când Eminescu își începe studiile, sunt de ajuns pentru a da primele noțiuni unui licean. Și apoi în copilăria lui timpul cât a locuit la Cernăuți la profesorul de franceză, Victor Blanchin, credeți că nu i-a adus nici un folos.

Viena și Berlinul unde Eminescu își petrecea o bună parte din tinerețea lui sunt influențate de cultura franceză, și dacă limba curșii pe vremea aceea nu era exclusiv franceză, cartea și limba elitei tot venea din capitala Franței.

Mai mult încă, Eminescu, după cum se știe, cunoaște câteva limbi mult mai puțin importante pentru el ca limba lui Racine. Cum să admitem dar că ar fi refuzat curiozității sale ambiția de a ști foarte bine o limbă care trebuia să-l pună în contact direct nu numai cu producțiile comune ale spiritului dar cu operele originale.

Îl vedem studiind sanscritul cu scopul numai de a nu datora decât lui însăși misterioasa taină a cărților sfinte din India.

Slavici ne spune că Eminescu citea poezii contemporani în traduceri germane sau în original.

Mărturia d-nei Mitte Kremnitz este hotărâtoare ; „Pe lângă germana și franceza pe care le cunoștea la perfecție începu să învețe și spaniola și italiana“... Pe Shakespeare îl citea în original și se pare că a tradus câteva fragmente în românește.

Aceiaș mărturie o face Vlahuță asupra puternicei culturi lingvistice a lui Eminescu. „Poseda foarte bine germana, franceza

latina și avea serioase cunoștințe a limbei eline“. Căpitanul Matei Eminescu susținea că fratele său înțelegea foarte bine vechia limbă slavă, italiană, turcă, albaneză. „Admit interesul ce- putea găsi poetul în neobosita căutare de îmbogățire și de renovare. Dar nimeni nu va crede că printr'o hotărâre al cărui motiv nu-l putem înțelege Eminescu să fi trecut indiferent lângă bogățiile spirituale unei rase surori și să fi disprețuit instrumentul care putea să-l pună în stăpânirea acestor bogății.

În jurul lui se vorbește o limbă plină de înțeles, jurnalele, revistele anunță un curent literar puternic; romantismul. Se citează numele lui Victor Hugo, Lamartine, de Vigny, altor mai mici ca ei, se publică de unii și de alții poeme, se traduc, și imită;

Molière, Scribe, Labiche, Dumas. sunt înscrisi în programul turneelor lui Pascali. Poetul nu poate fără să nu fie acuzat de grave lacune spirituale să ignoreze pe Voltaire, Pascal, Montaigne, Rabelais, tragicii marelui secol; și nu se traduce Voltaire, adevăratul Voltaire, nici Pascal, nici Montaigne și nici atâția alții; și ați vrea că acest om cu tot dinadinsul să se fi sinucis intelectualmente. Eminescu este un inadptabil, bine, este «frondeur», ia ușor moda pe dos, are oroare de snobism, n'ar fi oare o altă formă de snobism inexplicabilă de a se ridica singur împotriva unui curent care târește un secol?

Dar mai avem mărturiile mai directe, una chiar a lui Eminescu și care nu este fără valoare. Pe la 1885, poetul se găsește la Liman, lângă Odessa în stabilimentul D-rului Joachîmovici. Într'o scrisoare adresată lui Burlă, de și în mijlocul celorlalți pacienți spune că este singur, se plictisește, nu are pe nimeni cu cine să poată vorbi pentru că toții cei ce'l înconjoară de abia știu câteva cuvinte franceze sau germane el atât de puțin vorbăreț iață-l Condamnat la un mutism absolut. Dacă prietenii tovarăși ai lui de boală ar fi cunoscut limbile străine tot atât ca și el ar fi putut în nuanțele unei conversațiuni să-și mărturisească suferințele după cum o fac de obicei bolnavii între ei.

Cunoștințele lui a limbei franceze le putem măsura în urmele numeroase pe care le întâlnim în opera lui și în manuscrisele lui. În primul rând să nu uităm că este jurnalist, șef redactor al «Timpului», în fiecare zi, prin datorie profesională toate

gazetele românești în limba franceză, l'Independance roumaine, l'Étoile roumaine, revistele teatrale și încă revistele literare franceze sau altele cari se găsesc mereu pe biuroul redacției, jurnalele franceze cele mai cunoscute, în fiecare zi l'Independence belge, le journal de St. Petersbourg, le Pays, le Gaulois, Le Temps, Le Justice, Le Moniteur, Le Constitutional, Paris Journal, Le Figaro, Les Débats, Le Soleil, La petite République. Nu numai că este la curent cu tot ce s'a scris în presa franceză despre România pentru a aproba sau desaproba, sau să o pue la punct, dar mai știe să îmbogățească propriile-i articole cu sugestuni transmise de confrății săi francezi.

Mai mult o lectură rapidă pentru nevoile zilnice ale jurnalului său nu poate fi pentru mine o explicație suficientă pentru expresiile curate franceze cu care emailează proza lui gazetărească. Numeroase galicisme s'au strecurat alături de expresia românească corespunzătoare în scrisul acestui purist totdeauna preocupat să întrebuițeze numai cuvântul românesc pe care și l-a notat când va în tinerețele lui răfăcitoare prin tot românismul. Dacă lasă să treacă intruși cu siguranța că nu o face din snobism ci din nebagare de seamă ca și când ar fi aparținut în adevăr prodigiosului și bogatului său vocabular. În altă parte și foarte adesea, transcrie așa cum e o gândire franțuzească fără să o traducă, toate expresiile de gândire nuanțate pe cari le pricepe admirabil întocmai ca cineva care ar avea o lungă și intimă obișnuință.

Și dacă răsfoim operile în proza publicate în ediția D-lui Cuza regăsim numeroase exemple ce se ivesc în mersul condeului și trebuie să mărturisesc nu am găsit una care să fie germană atât de mult forma imaginației lui era plină de expresii franceze. *Glossa* trebuia să se intituleze „en spectateur“ și pe un album „sauve qui peut“.

Afară de asta se știe că Eminescu încerca să se exprime în franțuzește, fie în corespondența lui sentimentală, fie în mici versuri ușoare a căror tehnică o cunoștea:

Încă odată dacă n'am avea la îndemână acest bogat material de informațiuni care ne permite de a nu putea refuza lui Eminescu instrumentul natural de îmbogățire intelectuală, cu toate acestea n'am putea tăgădui că a trebuit să aibe o cunoștință profundă a gândirii, mai precis a literaturii franceze. Acelora care

nu vor să vadă decât o influență germană și în special Schopenhauriană asupra genului său, le dedic acest fragment din una din scrisorile lui adresate lui Maiorescu. «Kant mi-a căzut în mâini destul de târziu, tot așa și Schopenhauer».

În 1875 mărturisește în același loc că renașterea intuitivă a gândirii lor în concepțiile sale nu este completă.

La Wiena a fost influențat de Herbart prin mijlocirea lui Zimmermann. Dar, s'a despărțit de el în ziua în care acest profesor a susținut înaintea lui „că sufletul există și că este un atom”, „Am dat dracului caetele mele și nu mai m'am dus la cursuri”.

Nu vom nega aportul german la Eminescu' ideea de rasă produs specific german, este prea pronunțat în opera actului care a putut să împrumute teoriile curente de dincolo de Rin, dar trebuie firește să-l cântărim, cum vom cântări aportul francez? După părerea mea trebuie să evităm o dublă primejdie ca și pentru aportul antic, greco-latin pe care-l neagă unii pe când alții îl exagerează.

Unii ar voi pentru o rezonanță, pentru o expresie, pentru tendințe similare regăsite într'unul sau într'altul din predecesorii săi, să facă din Eminescu un bun elev care-și cunoaște autorii și-i imită.

Clasicii Francezi erau mult mai îngăduțori, își luau bunul lor unde-l găseau, după observația lui La Bruyère: «Totul s'a spus și venim prea târziu după mai bine de 7.000 de ani, de când sunt oameni cari gândesc.

Alții ar merge până al refuza orice inițiere franceză, ca și când Eminescu nu avea dreptul să fie decât el însuși singuratic în spațiu și timp, totuș misterios a cărui singurătate neatinsă a compus sălbateca și neomeneasca frumusețe și ca și cum poetul nu și-ar fi dat numele modest de epigon.

După părerea mea, adevărul este la mijloc. În orice caz, Eminescu cunoaștea scriitorii francezi, și ca om de meserie, mai cu seamă poezii noștri, are o predilecție marcată pentru Molière în timp ce ni se pare nu apreciază la justa lor valoare el poporul, el încă romantic, pe Racine și Corneille. Pentru el numai farsele lui Molière sunt clasice, în timp ce dramele (notați vă rog expresiile unui discipol a lui Hugo; dramele lui Racine și Corneille sunt un fel de imitații false și slabe a tragediilor antice.

Molière nu are alt profesor decât natura și de aceea este clasic chiar în farse.

Cu siguranță a citit pe Pascal al gândirilor și chiar găsim accente și o idee prescurtată din el de pildă în scrisoarea întâi. Pascal scrie; «Ultimul act este crunt ori cât de frumoasă ar fi comedia în restul ei, căci se pune puțin pământ pe cap pentru totdeauna. Iar Eminescu transpune: «Ori ce ai spune peste toate o lopată de țărână se depune».

Intr'o scrisoare adresată lui Negruzzi îi spunea definiția omului lui Pascal și o citează în franțuzește:

Înșiruirea de oameni ar putea fi considerată în toate timpurile și toate locurile ca unul singur care ar învăța mereu.

Cunoaște sigur pe Victor Hugo despre care compune o colecție de bucăți alese cari îi vor alimenta inspirația.

Citesc copiate de mână lui, strofe copiate din «Châtiments». Non liberté, non peuple, il ne faut pas qu'il meure, Împărat și proletar, datorește desigur culoarea sa tonului împrumutat de la Victor Hugo pamfletarul. Mai mult el îl admira ca pe primul dramaturg al timpurilor noi demn de a fi luat ca model de tinerii care ar avea să încerce în drama română națională.

Și poate ar întrece adevărul dacă ași spune că datorăm primului autor al dramelor romantice numeroasele încercări de drame naționale, care au tentat mereu pe Eminescu și în care visa ca și Victor Hugo să pue în scenă «POPORUL ÎN LUPTELE LUI» în sensibilitatea lui, poporul în puterea lui diabolică și gigantică, în înțelepciunea, în adâncul lui sufletesc».

Cunoaște pe Alfred de Vigny acest aristocrat dușman al vulgarității și al banalității în sentimente ca și în formă. Și poate mai mult lui Vigny decât lui Properțiu și Horațiu îi datorește atitudinea mândră și disprețuitoare pe care o întâlnim în satirele lui Vigny a căror strofe largi și dezamăgite sunt din acelaș metal ca și gândirea sa.

„Seigneur vous m'avez fait puissant et solitaire, Laissez moi m'endormir du sommeil de la terre“.

Această imagine puternică a impresionat atât poetul nostru, că o repetă de trei ori cu intervale apropiate. Prima dată în poezia care poartă titlul «Apar să dai lumină».

Apoi în „Stingă-se“

In fine în „Renunțare“

Eminescu se inspiră încă din Teophile Gautier din care întrebuițează mai direct încă l'Omphale, La morte amoureuse, le Chevalier double, decât l'Elxir du diable de Hofmann, în Sărmanul Dionisie și Cesara. Vă amintiți finalul din Sărmanul Dionisie. „Nu șovăim a scris Eminescu să citim câteva pasagii din Teophile Gautier“. Nu ești din țara care te-a văzut nescându-te și atunci cauți pretutindeni adevărata-ți patrie. Cei ce sunt astfel făcuți sunt exilații în orașele lor, străinii în căminul lor sbuciumați de nostalgii inverse... Ar fi ușor de a indica la fiecare celebritate de astăzi, nu numai țara lui dar și secolul în care ar fi putut să-și trăiască adevărata-i viață. Mi se pare că trăiesc în orient și când în timpul carnavalului mă deghizes cu un caftam și un turban autentic, mi se pare că-mi reiau adevăratele-mi vestimente. Am fost întotdeauna surprins de a nu auzi limbă arabă, trebuia să o fi uitat. «Ne amintim afară de asta că în «Melancolie» poetul a reluat aceeași temă de dedublare misterioasă a personalității noastre (pag. 4) în Melancolie influența lui Lamartine ori cât de curioasă ar părea dacă nu se cunoaște bine amândouă opere, este și mai profundă. Reminiscente de cuvinte, de imagini, de legături, pe care le notăm deja în poeziile din tinerețe și mai cu seamă în «Străinul» pag. 60). Nu există poem esențial ca să nu reamintească vocabularul Lamartinian : «La mort de Socrate, l'homme la chute d'un ange, le dernier chant de Childe Harold, Jocelyn «pentru a nu cita decât cele mai de seamă cari au procurat elemente netăgăduite, Luceafărului, Scrisorilor lui Călin, Cesara, și sărmanului Dionisie. «La traducere emistihuri întregi ne revin uneori deja un poet la altul și foarte dese ori aceleaș obsesii poetice, aceleași legături le vor înlănțui pe amândouă. Am fi putut spune că accesoriile romantice pe care-l întâlnim la Eminescu, Lianele, vânturile sălbatice, lirele, stelele, grotele, lacurile, micile cascade, respiră pe Musset dar sunt în mare parte lui Lamartine că le o împrumută. S'a putut face un paralel detaliat și exact între «Căderea ingerului și Luceafărul» care poate dispensa de lungi și anevoioase cercetări încercate de învățați profesori. Fondul popular relevat de Kunst în folklorul național, Eminescu l'a

desvoltat exact ca pe autorul al „Căderii îngerului“ cu aceeași fabulație câte odată cu aceleași imagini, câte odată încă cu aceleași expresii.

Rog să nu se deducă din lista redusă anume autorilor pe care i-am enumerat, că poetul nostru limitează împrumuturile sale la marii noștrii romantici. Nu-i este frică după cum am mai spus conformându-se principiilor clasice, să-și ia bunul unde-l găsește „Analele romantice“ îi sunt o mină de îmbogățire și reînoire. Totul va fi, mai târziu, nu spun tradus, dar *făcut românesc* sau mai bine eminescean; ca și mineralul brut despicat de târnăcopul minierului și pe urma lucrat turnat și sertit. Nu văd nimic dezonorant în acest fapt. Am recunoscut că Steaua este o traducere a lui Heller. În orice caz dacă vrem să re-groupăm într'o formulă sintetică elementele anchetei noastre o să trebuiască să acceptăm de a admite în opera lui Eminescu dacă nu o influență profundă a scriitorilor francezi, cel puțin ecouri de voci de o excepțională mărimă de unde.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Și nu s'ar fi putut altfel pentru că dacă sunt obligat să admit că chiar contra voinței mele un autor pe care-l discut, pe care nu-l iubesc, pe care-l disprețuiesc poate, totuși, să mă influențeze prin piezișul subconștientului meu, în câmpul clarificat al ființei mele, și că sunt mai mult sau mai puțin

*une âme aux mille voix que le Dieu que j'adore
mit au centre de tout comme un écho sonore.*

Ce mare înrăurire poate să ia asupra mea vocea unei persoane iubite. Așa dar, Eminescu *iubia Franța*, geniul francez, umanismul francez. Aci încă dacă am fi să ne luăm după afirmațiile prea rapide care devin atunci ușuratece, marele poet, xenofob cum fiecare știe, nu ar fi cruțat în ura lui atât de des exprimată, în proza lui ca și în versurile lui nici prietenii nici dușmanii. Ar fi fost, se spune, *francofob* din generositatea și se citează cu abundență unele expresii ale articolelor sale din „TIMPUL“ și abundența furioasă a scrisorilor sale. Să spunem imediat că din Victor Hugo, din „Les Chatiments“ nu a fost

decât o simplă ură verbală fie contra grecoteilor cu nasul subțire ori a bulgarilor cu ceafa groasă. Adaug că trebuie după părerea mea ca să punem la punct resentimentele lui Eminescu, să ținem seama de atmosfera de polemică a epocii lui și de vocabularul de partizani de care se serveau și de o parte și de alta a baricadei, nemăsurând nici unii nici alții prea mult loviturile ce fiecare dădea, și ori care proiectul nemerea, părea bun. Tot așa ar fi trebuit să nu se mulțumească să copieze expresiile acrite mai cu seamă contra tineretului francez și de a le scoate dintr'un text care ar fi dozat consecințele ce se reproșează acestui tineret? Aceasta după părerea mea: În primul rând de a nu fi știut să profite de șederea lor în capitala inteligenței, ei care au avut norocul să fie din familii înstărite, de a fi pierdut timpul dormind pe biliardele cafenelelor în loc să-și formeze o cultură solidă. Acolo scrie el și scot asprimea din stilul său, «în loc să învețe principiile unei agronomii productive al unui rodnic învățământ pedagogic, a unei terapeutice științifice, a unei industrii regeneratoare, a bogăției naționale, în loc de a învăța meserii au început să facă politică și să caute cum să pună un popor în mișcarea progresului. Ei au adunat multe învățături din „Figaro“ din „Petite Republique française“ și cu capul gol, gol și buzunarul s'au reintors unul câte unul în țară pentru a ne critica“.

În al doilea rând de a fi vrut să importe în țară metode de guvernare și de viață, bune pentru o burghezie înaintată, dar inadaptabilă și vătămătoare pentru un popor de țaran încă în primul stadiu de evoluție „Non datur saltus in natura“ și în fine acestei caste franțuzite, desrădăcinată pierzând contactul cu elementele profunde ale pământului natal, îi reproșează nepriceperea ei la necesitățile reale ale țării. Unde să relevăm aici cea mai mică nuanță de francofobie. Pe tablă dipticului vom pune, dacă vreți, lingușiri de cari era incapabil caracterul său, dar declarațiuni cinstite de cari vom găsi elementul de simpatie profundă, de tandreța sentimentală ce Eminescu a avut pentru Franța. Poate vom ajunge a scoate pe Maiorescu din marele curent spontan care duce românii spre Franța. Maiorescu este curat germanofil, dar pentru Eminescu aceasta ne este absolut imposibil. Când Gambetta moare, Eminescu scrie în „Timpul“ cu

toate că am avea a ne plânge de purtarea guvernului francez, față de noi, în timpul din urmă, (e vorba de chestiunea Danubiană) nu ne putem împiedeca de a trimite sorei noastre latine expresia durerii noastre și a compătimirii noastre (las acestui cuvânt toată puterea lui originală „compătimirile noastre“) Pentru nenorocirile ireparabile care o lovesc : Și mai departe :

Francezii nu ar trebui să piardă din vedere că există undeva un om cu ochii strălucitori de indivie care privește duelul fratricid, lupta partidelor politice, pentru a se arunca din nou pe prada sa și a consuma opera începută la Sedan“. (Am impresia că numai prietenilor poți da asemenea sfaturi).

Rolul șters pe care l joacă guvernul Republicei franceze în afacerile orientului este judecat de Eminescu „nedemn de trecutul și de reputația numelui francez“, regularea chestiunii Danubiene îl indignează și îl surprinde dureros că : Lovitura ne vine tocmai dela acei pe care învățasem să-i iubim și să-i respectăm și adaugă : A trebuit toată încrederea afecțiunii și toată puterea caracterului național pentru a rezista acestei lovituri neașteptate : „Decăderea politică pe care o constată în Franța, este datorită după părerea lui, Republicei a 3-a și spiritul de demagogie care caracterizează... „Este de necrezut când vexi la ce nivel acest popor mare între toate a căzut în toate manifestările lui politice, cum această națiune care a exersat întotdeauna un fel de dominație asupra lumii întregi, acest pământ fecund în oratori, a devenit dintr'odată stearpă și nu mai poate produce decât scandalagii vulgari. Și felul cum Bismark umilește Franța îi scoate această exclamație dureroasă, „iată unde a ajuns Franța în 10-12 ani de democrație“. Și mai spune încă : „este pentru că magistratura franceză este cea mai luminată și cea mai integră din Europa, că demagogia vrea să o distrugă.

Și iată încă regretul nesfârșit „Franța de astăzi în politica ei externă nu mai este Franța lui Napoleon“.

Dar vă anunțasem domnilor declarațiuni de un ordin sentimental și mai profund. Este toată ființa înfiorată a lui Eminescu care se dezvăluie în două documente de mare valoare pentru noi, documente din care nu s'a știut încă scoate puterea doveditoare. Unul este o lucrare asupra „politicei de denaționalizare“. Argumentul revine la aceasta : noi românii era să fim

influențați de cultura germană (se gândește în clipa aceasta la Maiorescu și a trebuit sfateriseala maghiarilor pentru care le mulțumim, ca să ne deștepte cum se deșteaptă cu lovituri de bici, omul care doarme la marpinea prăpăstiei.

Celălalt document mai sfâșietor încă și pentru care vor trebui să fie întotdeauna recunoscători francezii lui Eminescu, este o scrisoare pe care o scrie lui Negruzzi în timpul războiului franco-german.

Dragă Domnule Negruzzi

Se poate lesne ca Dv. să aveți acea tărie a inimii, ca să vă retrageți unei ocupațiuni spirituale, care să vă mulțumească și să vă distragă — dar vă mărturisesc, că în mine simpatii și antipatii sunt atât de pregnante, încât antilesele lor, încordate încă prin întâmplările de față, mi-a tâmpit mintea și m'a făcut incapabil de or-ce activitate literară. Din cauza asta veți vedea că tot ce am schimbat în basm e fără tact; o lucrare mai mult mașinală, căci de schimbări esențiale, și de o coordinare cu gust nu sunt capabil din cauza perpetuei neliniști. Nemții au devenit nesuferiți. Vă încredințez că nu sunt Nemții aceia, care-i vedem numai cu ochii spiritului, în cărțile lor pline de rigurozitate pedantică. Numai D-zeu mai știe ce e omul. Astfel un individ crede a se cunoaște, își urmează trebile liniștit, sau trebi concrete, sau abstracte țesături de paianjen combinate în filosofie ori poezie și când colo se pomenește într'o bună dimineață că o întâmplare în sine aceiași pentru toată lumea stârnește în el porniri, pe care el nici nu presupunea vreodată că există în sufletul lui rupe oate țesăturile câte le întâlnise și le combinase mintea lui, și se trezește că e alt om — adesea o negațiune a individualității lui de până'atuncia. E apoi și mai ciudat — acelaș fapt supt alte împrejurări l-ar fi lăsat neatins — cum se poate dar că acelaș fapt obiectiv să fie în stare de a produce așa de diverse schimbări subiective? De acela nu vă mirați, dacă peripețiile acestei tragedii mari, ce se joacă azi pe fața îndelung-răbdătoare a acestui biet pamânt, au fost în stare să încordeze atât de tare antitezele de simpatii și antipatii în sufletul meu încât supt dominarea acestei rupturi psihice sunt tâmpit și necapabil de or-ce

activitate literară. În fine schimbări de acestea psihologice să nu credeți că se întâmplă sporadic p'ici colea în individul cutare ori cutare; ea cuprinde ca frigurii popoară întregi — și avem din nenorocire exemple atât de evidente și atât de apropiate. O tăcuții, gânditorii, umanitarii Germani! — unde sunt ei? — Vă încredințez că nu-i mai găsești. Nu-i găsești în ziarele lor, cele azi mult mai poltroane de cât cele franccze, nu-i găsești în literatură, căci piața e plină de tot de opuri alarmante, lăudăroase, pline de injurii și de-o strigătoare nedreptate. Națiunea franceză e acuzată de fapte, de care nici copiii n'ar crede-o capabilă. Credeți că mai este vre-o carte cum se cade acuma'n Germania? Ferit-a Dumnezeu. Ia vedeți anunțurile ziarului: Blätter für litterarische Unterhaltung: Das Germanenthum und Osterreich; Aus den preussischen Jahrbüchern — die Feuerprobe des nord (d) eutschen Bundes — Auf nach Frankreich — Vorwärts! etc. etc. Vă încredințez, nici-o carte de alt calibru, ori de altă materie, — vedeți singuri! Titlu de articole în ziarele cele mai serioase: die wälschen Mordbrenner. Și asta încă nu-i nimica, — veți vedea mai târziu, după pace dacă cumva nu-i va bate republica! Înainte nu țineau la naționalitatea lor, pentru că nu prea aveau la ce ținea. Toată lumea lega de numele German epitetul așa de puțin măgulitor de: Holzkopf. — Azi se schimbă. Azi îi veți vedea tot așa de tenaci, și așa cu greu de desnaționalizat ca și Francezii. Iată efectul întâmplărilor istorice asupra sufletului omenesc. O parte din soarta lumii e azi în mâinile lor (a Germanilor) — veți vedea ce vor face. Fiți încredințați însă că nu vor face pentru lume nimic, și pentru ei tot. Dacă e vr'o fericire pentru care vă invidiez într'adevăr, apoi e aceea, pe care realitatea nu o poate da. La mine e cu totul dimpotrivă. Într'un pustlu să fiu — și nu mi'aș putea regăsi liniștea.

Iată afirmația emoționantă a dragostei profunde pe care Eminescu xenofobul o are pentru Franța; a trebuit ca soarta să fie aspră pentru această țară, ca să triumfeze în aparență o altă cultură ca aceea pe care el o socotește prima, esențială, umană prin excelență, pentru ca numai decât să se simtă complectamente atât de dezorientat de desaxat încât să nu mai poată lucra cu râvnă la poezii. Zeii larii-i sunt în primejdie, în primejdie îi sunt și muzele ocrotitoare a tot ce în el cânta limpe-

de și latin, în primejdie este depozitul sacru a atâtor secole de umanism. Și îndată asprele lui puteri native sunt descătușate, iată-l la rândul său combătând dușmanul comun al raset sale spirituale.

Lovește din toată puterea, el obișnuit să nu se exaspereze decât contra dușmanului al numelui român.

În rezumat cred că poți încheia din aceste notițe prea scurte dar care ar fi ușor de dezvoltat și în texte.

1. — Că Eminescu dat fiind atmosfera în care s'a dezvoltat geniul său nu a putut să nu cunoască limba franceză.

2. — Mărturiile indirecte ale contemporanilor săi ni-l arată posedând acest instrument al culturii umane și în toate nuanțele ei.

3. — Citește autorii francezi în textul lor. Din copilărie se inspiră din ele, le imită, romanticii mai cu seamă.

4. — Acest comerț nu este inspirat numai prin dorința lui de cultură universală și de exigențele lui sufletești și de sensibilitatea lui.

Poate gândește în nemțește dar simte latinește și franțuzește. Xenofobia lui trebuie atribuită unei reacțiuni inteligente împotriva formelor exterioare de cultură îndaptabilă stărei actuale de atunci a compatrioților săi.

În fine iubește Franța din toate puteri irezonabile ale sentimentului.

Voi continua dar să fiu recunoscător lui Titu Maiorescu pentru că el a fost din primii care au descoperit pe Eminescu. Îi voi purta însă o mică rancună pentru că a fost poate autorul legendei unui Eminescu de formație și cultură exclusiv germană; de altă parte voi continua să citesc cu interes *Naționalismul lui Eminescu* de d-l Murărașu, dar îi vor cere o critică mai exhaustivă.

Capitolul său asupra lui Eminescu xenofobul va trebui să fie reluat și nuanțat mai cu seamă partea care privește Franța.



Concordatul României cu Sfântul Scaun și părerile unor bărbați de Stat români asupra lui.

4. *Concordatul* României cu Sfântul Scaun e cel dintâiu încheiat cu o națiune necatolică după războiul mondial. Înainte de acest războiu au mai fost două: cel încheiat de Papa Pius IX cu Țarul Rusiei Nicolae I în 1847 și acela al Serbiei din 1914 neaplicat din cauza numitului războiu.

Ideea unui concordat român-ei destul de veche. Încă pe vremea când Ignățiu Paoli era episcop de Nicopole cu reședința la București (1870—1885) scria ziarul *Augsburger Allgemeine Zeitung* unele amănunte despre negocieri deschise la Roma în acest sens (Vezi N. Marianu, *Pravoslavia română* p. 14).

Guvernul național dela Iași Ionel Brătianu-Take Ionescu examinează în 1917 chestiunea, dacă n'ar fi bine ca România să încheie un concordat cu Sfântul Scaun încă înainte de întregirea ei națională. În acest scop, I. G. Duca, fost ministru de Culte și Instrucțiune publică, cere părintelui Ioan Bălan, atunci paroh român numit în București, acum episcop în Lugoj un proiect de concordat.

Aducând la sfârșitul anului 1918 actul unirii Transilvaniei cu țara mamă o delegație de patru (între cari și P. S. Sa episcopul de Cluj—Gherla, Iuliu Hossu), acesta primește asigurare atât din partea neuitatului Rege Ferdinand I, cât și din partea oamenilor de Stat, Brătianu, Duca etc., că România va încheia un Concordat.

În 1920 România trimite un ministru plenipotențiar la Sfântul Părinte în Vatican, iar acesta în așteptare an institue Nunțiatura

Apostolică din București, al cărei întâiu titular e Eminența Sa Cardinalul Francesco Maronaggi. Nunții următori sunt: Em. Sa Card. Angelo M. Dolci; Ex. I Valerio Valeri și Excel. Sa Andreiu Cassulo.

Tratatativele sunt lungi, anevoioase, pline de peripeții. Ele încep în 1920 și dăinuiesc până la sfârșitul anului 1928. În Maiu 1929 concordatul e ratificat de Corpurile Legiuitoare ale României. Din ziua de 7 Iulie acest an el e în vigoare.

Iată părerile câtorva bărbați de Stat ai României asupra acestui important act internațional.

Take Ionescu, „marele european“, cum l-a numit Georges Clemenceau, văzând moțiunea clerului ortodox împotriva concordatului, în ședința Adunării Deputaților (18, 2. 1921), spune, între altele, că nu S. Scaun are nevoie de concordat ci România. Nu pofti lăsați fără nici o legătură cu Statul, trei milioane de Români de religie catolică (greco și romano-catolici), Român cari din secolul al 18-lea, zice el, au purtat cu tărie făclia conștiinței naționale... „Să proclamăm“ separațiunea bisericii de Stat, și a bisericii ortodoxe. E bine aceasta?... Sau vreți poate să căutăm a schimba așezămintele bisericesti ale fraților din Ardeal? Să facem prozelitism? România să se preteze la proceduri medievale? E posibil aceasta? sau vreți ca prin aceste proceduri, să mână apă la moara acelora care ne ponegresc și ne gândesc? În consecință cere încetarea acestor campanii de bună credință, dar stricacioase binelui de obște.

* * *

Vasile Goldiș, ministrul de Culte care a semnat importantul act din chestiune scrie precum urmează: „Ce ar fi mai preferabil? Legea și statutul ori concordatul? Credeam și eu odată, că ar fi mai bine să se facă prin lege și statut... Dar privind chestiunea în față și examinând toate dedesupturile ei și repercursiunile ce această problemă comportă asupra vieții noastre de Stat mi-am schimbat părerea... Căci legea ori statutul ar fi fost un fapt al Statului Român fără asentimentul *manifest* și *exprimat* al Papei, suprema autoritate a bisericii catolice. În acest caz, agitatorii nemulțumirii artificiale aveau lesne a cârți și agitația irendetistă putea să fie îndreptată direct împotriva Statului Român, pretext-

tând nedreptățiri religioase., Concordatul însă pune pe agitator în situație dificilă, fiindcă el poartă în chip manifest aprobarea Papei... Sute de milioane de conștiinți omenești de pe întreg globul terestru iau cunoștință de faptul că Marele Pontifex dela Roma consfințește situațiunea de fapt și de drept a noului Stat Român dela gurile Dunării... In fața acestei supreme competențe va trebui să amuțască orice ponegriri și calompii“. (Vezi memoriul V. Goldiș, Concordatul, Arad, 1927 p. 35—36).

Vintilă I. C. Brătianu, președintele Consiliului de Miniștri, expunând politica religioasă a partidului și guvernului său liberal, în ședința Senatului dela 29.3. 1928, între altele zice: „In chestiunea concordatului despre care s'a vorbit, să-mi dați voie să spun aci —declară el— foarte deschis, prietenilor noștri din Regat: urmați politica lui Ștefan și Mircea de cari vorbiam adineauri, nu vă închideți în formule din cari nu veți putea ieși, vedeți ce face toată lumea! Noi nu aveam înainte decât foarte puțini catolici în Vechiul Regat; azi avem un număr mai mare și noi nu putem să nu-i considerăm cetățeni români, deși aparțin unei alte biserici; prin urmare este un interes național de a înlesni colaborarea și cu acea biserică, căci nu trebuie să pierdem nici un suflet în Țara Românească, căci toate trebuie să fie educate în direcțiunea aceea sănătoasă și necesară intereselor Statului“.

* * *

Generalul Alexandru Averescu, fost președinte al Consiliului de Miniștri, președintele Partidului Poporului, spune textual în ședința Senatului (23,5,1929): „Partidul Poporului, fiind acela care a inițiat negocierile și care a primit forma definitivă cu modificările și lămuririle propuse de guvernul liberal și de actualul guvern (național-țărănist) și primit de Vatican —zice el— „declară că votează ratificarea concordatului“.

Senatorul Alexandru Lapedatu, fost ministru de Culte și Arte, în numele Partidului Național-Liberal rostește, între altele, aceste cuvinte în ședința dela 24.5.1929: „Cum de o parte „—spune el—“ nu putem avea pretențiunea a schimba noi acea constituție (a bisericii catolice), recunoscută în toată lumea, și cum pe de altă parte nu putem avea nesocotința de a ne pune în conflict cu o putere mondială, de ordin moral, și ca aceea a bisericii cat

tolice, a trebuit să facem ceea ce au făcut și vor mai face toate Statele și popoarele aflate în situațiuni similare și anume pentru a ne asigura și garanta anume interese de Stat, să stabilim legături cu Vaticanul ca printr'un acord reciproc, să putem schimba ordinea ierarhică jurisdicțională moștenită dela Unguri, să putem institui noul capi ai episcopatelor vacante și, pe lângă acestea, să putem reglementa toate celelalte chestiuni ce nu se puteau aranja de cât pe aceeași cale".

* * *

Ion G. Duca, fost ministru de Culte, de Externe și președinte al Consiliului, în numele aceluiași Partit, declară în ședința Adunării Deputaților (29,5,1929): ...«Un studiu comparativ, oricât de sumar «—zice el—» o să vă ducă la concluzia că acest concordat nu numai că este egal cu concordatele încheiate de celelalte țări, dar că, până azi, este poate cel mai bun dintre concordatele încheiate cu Sfântul Scaun». În treacăt remarcăm că și Amedeo Giannini, după o minuțioasă analiză, ajunge la încheierea că acest concordat e «un acord drept care apără satisfăcător interesele religioase ale maselor catolice române și ale Statului» (Vezi «Il Concordato Rumeno» § 9 p. 15).

Nicolae Iorga, deputat, mai târziu președinte al Consiliului de Miniștri, în aceeași ședință a Adunării Deputaților declară: „Votarea concordatului este o necesitate din toate punctele de vedere“.

* * *

Aurel Vlad, ministrul cultelor, în numele Partidului Național-Tărănesc atunci la putere, după ce răspunde la toate obiecțiunile, zice în Senat (25,5,1929): „Prin urmare puteți cu inima liniștită și cu sufletul împăcat să primiți acest proiect de lege“.

* * *

*) Toate aceste texte sunt din „Monitorul Oficial“, la datele indicate în text.

Avea dreptate Nicolae Titulescu, fost ministru de externe, să spună la procesul de despărțire dat în cinstea Excelenței Sale Valerio Valeri, nunțiu apostolic la 18.6.1936 aceste cuvinte semnificative: „Concordatul“ «—zice el—» a fost rodul unor lungi negocieri prelungite sub patru guverne succesive, ceea ce de alte

mi se pare o chezăşie de trăinicie a acestei invoeli, la care au conlucrat toate partidele politice ale României, așa încât mulți vor fi cei ce vor veghea la aplicarea lui». (Vezi „Le Moment“ București, 19,6.1936).

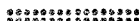
Iată acum dispozițiile mai de seamă ale acestui concordat:

Religia catolică de orice rit, se va practica și exercita liber și în public, în tot Regatul României (art. 1). — Comunicația directă a episcopilor, a clerului și poporului cu Sfântul Scaun, și vice-versa, în materie spirituală și în afaceri bisericești, va fi absolut liberă (art. 4). — Aceia cari vor fi chemați a cârmui eparhiile; tot așa ca și coadjutorii lor *cum jure successionis*, precum și șeful spiritual al Armenilor vor trebui să fie cetățeni români, afară de excepțiile admise de comun acord de Sfântul Scaun și Guvernul Regal, Sfântul Scaun, înainte de numirea lor, va notifica Guvernului Regal persoana ce urmează a fi numită spre a constata de comun acord, dacă n'ar fi în contra ei motive de ordin politic (Art. 5). — Episcopii vor avea deplină libertate în exercițiul funcțiilor lor bisericești și în cârmuirea propriilor lor eparhii. Ei vor putea exercita toate drepturile și prerogativele proprii oficiului lor pastoral conform disciplinei aprobate de Biserica Catolică și vor fi liberi a da instrucțiunile religioase, morale și bisericești așa cum o cere oficiul lor sacru. În cazul când ele ar fi de un interes general și publicate de dânsii, vor fi după aceea aduse deasemenea la cunoștința Ministerului Cultelor. De ei vor depinde exclusiv ceilalți membri ai Clerului Catolic în tot ce privește numirea lor și exercitarea oficiului lor sacru (art. 8). — Statul recunoaște Bisericii Catolice reprezentată prin legitimizele ei autorități ierarhice personalitatea juridică, conform dreptului comun al țării. În consecință, parohiile, protopopiatele, mănăstirile, capitolele, starostiile, abatiile, episcopiile, mitropoliile și celelalte organizații canonic și legal constituite, sunt persoane juridice, iar deplina proprietate a bunurilor lor, de orice natură ar fi ele, este garantată de către Stat, conform constituției Regatului, Bisericii Catolice reprezentată prin legitimizele ei autorități ierarhice (art. 9). — Episcopii vor fi liberi a înființa noi parohii; însă dacă vor cere ajutorul Statului, vor trebui să procedeze în înțelegere cu guvernul.

Numirea parohilor este de competența exclusivă a episcopului. Consimțământul guvernului se va cere în cazul când ar fi vorba

a se numi paroh un străin care, totuși, va fi dator să dobândească ulterior calitatea de cetățean român (art. 12). — Se va constitui un *patrimoniu sacru* intereparhial cu titlurile de rentă română cari aparțin actualmente prebandelor episcopilor, ale canonicilor, ale parohiilor și ale seminarilor teologice. Acest *patrimoniu* va fi administrat de consiliul episcopilor eparhiști și se va bucura de personalitatea juridică conform dreptului comun al țării (art. 13). — Drepturile și îndatoririle de patronat sunt și rămân desființate (art. 15). — Ordinile și congregațiile religioase au personalitate juridică, dacă ele îndeplinesc condițiile stabilite de legile în vigoare (art. 17). — Biserica are dreptul a înființa și a întreține cu propria ei cheltuială, școli primare și secundare sub dependența episcopilor respectivi și sub controlul Ministerului Instrucțiunii; de asemenea are dreptul a da elevilor catolici în toate școlile Regatului instrucția religioasă (art. 19—20).

BCU Cluj / Central University Library Cluj



BIBLIOGRAFIE

Cărți și Reviste

Novenă în cinstea Prea Sfintei Fecioare dela Lourdes, cu un adaus de considerațiuni și rugăciuni în cinstea celor șapte dureri ale Mariei : Ediția II. Iași 1936. Institutul de Arte Grafice „Presa Bună“.

Cuprinde considerații sfinte, rânduite pentru nouă zile, însoțite fiecare de câte o rugăciune și întărite prin pilde și întâmplări concrete, cari relatează minunatele fapte întâmplăte la Lourdes. — La sfârșit mai cuprinde instrucții și norme pentru cei ce ar dori să preaslăvească cele șapte dureri ale Mariei prin devoțiunea celor șapte Vineri în cinstea Prea Sfintei Fecioare Indurerate. Prețul 10 lei.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Sfânta Tereza a Pruncului Isus. Ediția II. Iași, Inst. „Presa Bună“.

Pe câteva pagini se află încrestată vieța gingașă și plină de farmec a micii regine din Lisieux. Sfârșitul îl formează câțiva stropi, din ploaia de roze pe care această mare sfântă a făcut-o să se reverse pe pământ.

Un erou al adevăratei iubiri: *Can. Iosif Benedict Cottolengo*. Iași 1936. Inst. „Presa Bună“.

E o cărticică tipărită în amintirea Mons. Dr. Anton Gabor, fondatorul „Presei Bune“. Cuprinde vieța sfântului Iosif Benedict Cattolengo, preocupările lui și ceva despre marea sa operă : „Căsuța Providenței“ din Turin, o adevărată favorită a Proniei divine și o minune neîntreruptă. Ce carte, și ce fapte bune de meditat pentru zilele ce le trăim și noi.

Pr. Iosif Tălmăcel : La poarta raiului. Ed. tip. „Serafica“ Săbăuani-Roman.

Conform mentalității populare, Păr. Iosif Tălmăcel, a brodit o serie de dialoguri între sf. Petru portarul raiului și sufle-

tele ce-i solicită intrarea în rai. Deși e scrisă într'o formă hazlie, totuși e foarte potrivită pentru a trezi gânduri serioase în sufletul multora. *Prețul 15 lei.*

Viața, revistă populară catolică, redactată de P. S. Francisconi minori conventuali, Săbăuani-Roman.

Numărul de pe Noemvrin, ca de altfel și cele de până acum, are un cuprins foarte interesant, cu lucruri bune de știut chiar și de cei ce se muncesc și sunt oameni culți.

Misionarul Euharistic, *organ al asociației preoților adoratori*, în fiecare număr cuprinde o seamă de instrucții și meditații euharistice. Apare la Bixad, jud. Satu Mare.

BCU Cluj / Cent y Library Cluj



Director : L. BARRAL

BUCUREȘTI

Strada Cristian Tell No. 18



